

Congrès 2011
de l'association de psychanalyse anthropologique

Paris - 3 avril 2011

Ouverture du congrès : La limite

Par Linda Gandolfi

Ce congrès est un moment important pour l'école d'anthropologie et je vous remercie d'avoir répondu si nombreux à notre invitation. Nous avons à cœur d'échanger sur les travaux réalisés à l'école d'anthropologie pragmatique et à l'association de psychanalyse anthropologique.

Pour l'ouverture de ce congrès, je voudrais avant tout définir ce qu'est la psychanalyse anthropologique et peut-être plus généralement ce qu'est l'approche anthropologique pragmatique. Mon objectif est de montrer qu'il s'agit essentiellement d'un outil de réflexion qui permet d'investir, de comprendre, d'interpréter les événements d'aujourd'hui et de leur donner un sens aussi bien individuellement que collectivement.

La psychanalyse est en effet bien souvent réduite à son aspect thérapeutique : la cure, le divan, la sexualité... Mais la découverte psychanalytique est bien large plus que cela. Si elle a incontestablement bouleversé le champ thérapeutique, elle a aussi contribué à profondément modifier la vision de l'homme. En se situant au carrefour de la science et de la philosophie, elle a ouvert des perspectives d'analyses nouvelles et a notamment contribué à éclairer l'histoire du sujet occidental. S'attachant directement à la question du « qui suis-je », la psychanalyse tente d'y répondre d'une manière plus large que la philosophie, en proposant notamment de mettre à jour les étapes de la construction psychique. C'est à ce titre qu'elle éclaire la vision anthropologique en permettant une synthèse du sujet à ce jour jamais réalisée. Pour être efficace et ne pas rester dans l'abstraction, je vous propose de faire une première investigation de cet outil anthropologique à partir du thème de ce congrès « La limite ». Nous essayerons de voir en quoi la psychanalyse anthropologique peut nous aider à réfléchir les problèmes qui se posent à nous aujourd'hui. Et vous conviendrez avec moi qu'ils sont nombreux.

1^{er} point de la démarche anthropologique : à l'origine

Quel que soit l'objet étudié, la démarche anthropologique propose dans un premier temps de remonter à l'origine la plus lointaine de la manifestation de cet objet. Nous poserons donc la question : Quelle est la toute première limite rencontrée par l'homme ? Là, nous nous heurtons paradoxalement à une première limite humaine, celle de notre mémoire. Nous n'avons malheureusement que peu d'informations sur les premiers temps de l'existence humaine et ce ne sont pas les quelques vestiges préhistoriques qui vont pouvoir nous éclairer. En revanche, l'humanité a gardé les traces de cette mémoire oubliée au travers des grands textes fondateurs de nos civilisations. Pour un Occidental, la première limite va donc devoir être cherchée dans la bible ou dans les mythes indoeuropéens, les plus proches de nous étant les mythes grecs.

La Bible nous apprend que Dieu crée d'abord le monde qui préexiste à l'homme ; il crée ensuite Adam et lui donne une femme pour qu'il ne s'ennuie pas. Il les place dans un magnifique jardin où tout est à profusion, puis il les soumet tous deux à un premier manque, une première injonction : vous pouvez manger tous les fruits de ce jardin, sauf les fruits de cet arbre-là : voici donc le premier manque, la première limite entraînant la première séparation : tu es la créature, je suis le créateur qui impose sa loi. L'interdit convoque la tentation : le serpent phallique représentatif du manque se dresse entre l'homme et la femme. Eve s'empresse de transgresser l'interdit. Adam et Eve sont chassés du paradis : première grande séparation entre le ciel et les hommes et début de l'existence humaine. Il est important de noter que la vie du sujet s'organise à partir de cette première limite initiée par Dieu lui-même et que les hommes ont allègrement transgressée.

Dans la mythologie grecque, la première limite est provoquée par Gaïa, toujours la femme. Grande Déesse de la terre, Gaïa nous est présentée par Hésiode dans la *Théogonie*¹ dans un accouplement originel interminable avec le ciel qu'elle a elle-même engendré. Ouranos la recouvre de ses ardeurs et empêche les enfants du couple de venir au monde. Gaïa va donc demander à Cronos, son dernier-né, de la délivrer. Cronos va couper le sexe d'Ouranos qui, ainsi émasculé va rejoindre à jamais le firmament. Délivrée, Gaïa met au monde les Titans, première génération de Dieux régnants. Cronos et Rhéa donneront naissance à leur tour à Zeus et aux Olympiens.

Ces deux brefs aperçus sur l'origine mythique de l'homme montrent que la limite est provoquée par le principe de création qui impose lui-même la première division. La séparation est chaque fois à l'origine de l'existence et de la liberté de la créature par rapport à son créateur. On pourrait en rester là et constater que la limite est nécessaire au processus de liberté sans autre conséquence. Le deuxième point de la démarche anthropologique consiste à tenter de repérer le phénomène dans l'évolution du sujet et d'analyser comment il opère.

2^{ème} point de la méthode anthropologique : dans l'évolution du sujet

Ainsi, après avoir mis en évidence l'origine du phénomène, nous essayons de le repérer dans la construction du sujet : Comment se répète cette genèse ? Comment le sujet, ici et maintenant, fait cette première expérience de la limite ? Ici la psychanalyse est incontournable : la principale découverte de Freud est d'avoir mis en évidence les étapes de cette construction du sujet en mettant en dialectique la phylogenèse et l'ontogenèse. Dans un de ses premiers textes fondateurs, *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*², Freud va repérer ce premier moment de séparation qui fonde l'existence et c'est la raison pour laquelle il va attribuer une si grande place à la sexualité. C'est effectivement le lieu de différenciation entre les êtres humains, le lieu qui organise le partage entre homme et femme. Comment ? Par les castrations et l'acceptation du manque. Nous rejoignons ici les grands mythes fondateurs évoqués précédemment.

La première limite est organisée par la naissance hors du ventre maternel et la coupure du cordon ombilical qui rappelle la sortie d'Adam et Eve du paradis tout comme l'enfant se trouve éjecté du ventre de la mère. Au sein du corps de la mère, tout être humain se développe dans un espace clos, sombre et fort étroit. La naissance représente cette première séparation des corps et symbolise l'entrée dans l'infiniment grand que représente l'existence au regard de l'ancre cavernueuse du ventre maternel. Les contractions qui éjectent l'enfant du ventre maternel préfigurent la scansion qui va rythmer son existence. Le premier mouvement est donc une expansion qui propulse le nourrisson sur la scène du monde. Mais ne nous y trompons pas : le processus se double aussitôt de la nécessité de devoir accepter la frontière entre ce sujet et le monde : frontière entre le nourrisson et sa mère à partir de laquelle se dessinera la frontière entre le sujet et le monde extérieur.

La psyché naît de cette limitation incontournable d'un monde fusionnel qui se traduira par l'expansion imaginaire aussitôt limitée par la pression de la réalité. L'interdit de retour dans le sein maternel sera malgré tout transgressé puisque l'enfant lui aussi mordra dans la pomme laiteuse et s'abreuvera au nectar céleste. Puis à nouveau l'interdit sera posé et répété dans le sevrage. L'évolution se fera à partir de ces renoncements à la jouissance pour organiser le plaisir de la connaissance et de l'existence. Ainsi, à la castration ombilicale vient s'enchaîner une série de castrations : orale, anale et génitale qui délimitent le territoire psychique. C'est le

¹ Hésiode, *La Théogonie*, trad. C Terreaux, éd. Arléa, 1995

² Freud, *Les trois essais de la théorie sexuelle*, trad Philippe Koepfel, Folio essais, 1985

défaut de castration qui entraîne les déviations psychiques telles les addictions de toutes sortes.

Tout au long de la vie nous sommes donc confrontés à ces deux mouvements qui scandent notre évolution : expansion/restriction. La limitation de l'expansion représente le processus de contraction qui permet l'évolution.

Cependant nous pouvons d'ores et déjà souligner l'ambiguïté d'un tel processus : en effet, entre la nécessité d'un étayage solide à partir de la fusion originelle et la mise en place progressive de la limite, la position à adopter n'est pas simple d'autant qu'elle interpelle le positionnement inconscient de chacun. Ainsi dans la Genèse, lorsque Dieu s'éloigne, il reste tout de même présent et surtout il confère aux hommes les tables de la loi égrenant la liste des interdits. Entre la nécessité du lien d'amour et la nécessité de la limite, l'homme va devoir se débrouiller mais c'est là aussi que réside sa liberté.

3^{ème} point de la démarche anthropologique

La question est de savoir comment cette notion de limite s'est déclinée dans l'histoire de l'homme ? Freud a repéré au travers des castrations les principaux interdits — interdit du cannibalisme, interdit de tuer, interdit de l'inceste — qui sont passés du domaine du religieux à celui de la loi sociale. Cependant, lorsque nous observons dans l'histoire comment ces interdits ont été respectés, force nous est de constater qu'ils ont été très souvent transgressés sur le plan propre comme sur le plan figuré. Ainsi la guerre, les massacres, le viol sous toutes ses formes furent le principal moteur de l'avancée des hommes souvent sous le couvert d'une idéologie libérale. L'homme prométhéen a passé son temps à transgresser les interdits s'émancipant progressivement de la figure divine.

Il semble cependant aujourd'hui être rattrapé par ces transgressions, les limites de son avancée et de son pouvoir se dessinant plus fortement : les limites géographiques de la planète avec la mondialisation freinent notamment l'avancée économique. Alors que la Chine vit ses trente glorieuses, l'Occident voit son expansion économique subir les revers du décalage entre l'expansion des pays et les différences de niveaux sociaux. Limites énergétiques : épuisement des gisements de pétrole - Limites de nourriture, eau et cætera ... Limites démographiques qui découlent de la mondialisation et de la démographie.

Quel pourrait être le bénéfice à tirer d'une telle contrainte ? Nous avons vu que l'acceptation des limites est à l'origine de l'émancipation de l'homme. La transgression fut sans doute nécessaire dans un premier mouvement de liberté, mais force nous est de constater que nous n'avons pas compris l'intérêt secondaire de l'acceptation des limites.

Un enfant élevé dans une grande liberté va avoir le sentiment d'être plus libre par rapport à ses petits camarades. Il va regarder la télévision chaque soir, se coucher assez tard... Le bénéfice premier est évident. Pourtant au long cours, nous savons que c'est l'enfant qui aura intégré les contraintes qui sera beaucoup plus libre de les dépasser.

L'homme prométhéen s'est conduit comme cet enfant sans limite ne considérant que son avantage premier. Il est temps pour lui, aujourd'hui, de regarder plus loin et de construire un avenir à partir de l'intégration et du dépassement des limites. La plus importante étant celle de la considération des autres comme des sujets à part entière, des sujets respectables quelle que soit leur culture. C'est à cette condition, que l'homme passera un nouveau seuil de la conscience.

C'est à cette question de l'acceptation des limites que nous allons essayer de répondre tout au long de ce congrès notamment en essayant de cerner les enjeux de liberté dans de nombreux domaines.

- Nous partirons au cœur des premières limites matérielles de l'homme avec cette approche de l'objet que constitue la pierre. Nous verrons comment le minéral interagit avec l'homme avec sa construction et en quoi il représente une limite.

- Nous nous confronterons aussi aux limites de la science. Nous verrons que le fait de refuser les limites de manière bornée, c'est-à-dire de refuser de confronter son approche à celles des autres sciences et en particulier des sciences humaines peut nous conduire dans l'impasse de la toute puissance.

Une première application sera proposée avec l'étude de la substance. Nous constaterons comment Hegel et Bergson sans être des scientifiques auraient pu nous faire gagner un temps précieux dans l'approche médicale.

Nous poursuivrons avec un chercheur en biologie qui démontrera comment cette acceptation des limites philosophiques permet une autre compréhension beaucoup moins manichéenne du virus.

Cet après-midi nous nous confronterons aux limites du toucher. A quelle séparation la peau nous convie-t-elle ? Quelle est cette anthropologie du toucher qui doit nous aider à toucher l'Autre aussi loin soit-il et être touché par lui.

Pour être très éclectique et montrer que la psychanalyse anthropologique peut vraiment aborder tous les sujets, une journaliste nous conviera à une analyse d'un événement qui nous a profondément marqué : le tremblement de terre en Haïti et nous aidera à en comprendre les enjeux anthropologiques. Puis, une juriste viendra évoquer le droit de propriété en nous démontrant le rôle qu'il a symboliquement joué dans notre construction psychique au cours des siècles.

Nous assisterons nos conférenciers lors du débat que nous souhaitons riche de vos questions mais aussi de vos observations et témoignages.

René Gandolfi clôturera la journée.

L'anthropologie du franchissement : le rapport de l'homme à la pierre

Par Marc Guéry

Introduction

Le rapport de l'homme à la pierre emblématise bien évidemment la période préhistorique mais le projet de cet exposé est de donner un fondement anthropologique plus vaste à cette période afin de montrer que la confrontation de l'homme à l'élément minéral constitue l'expérience même des limites et de leur dépassement.

Il faut renouveler notre regard sur le paléolithique. Il est en effet possible de concevoir une civilisation de chasseurs-cueilleurs aux traits relativement harmonieux forgés par une relation profondément associative à l'environnement. Cette période d'équilibre sensible avec les lois de la nature a peut-être conduit à transmettre aux générations ultérieures le mythe d'un âge d'or. Pour ne rendre un hommage qu'à la tradition Néanderthaliennne, la facture hautement esthétique de l'art pariétal ainsi que l'approche culturelle de la mort à travers les sépultures, tout semble témoigner d'une culture riche et délicate.

Cependant, nos ancêtres n'ont pas voulu en rester là et ont exercé leur volonté de dépassement de cet ordre naturel en commençant par le plus dur, le minéral. Osons le jeu de mot que longtemps ce rapport est resté poli.

Le néolithique ou nouvel âge de la pierre ouvre, il y a environ 12000 ans, une période dynamique à forte évolution qui conduit certes à l'homme technologique mais aussi et surtout à l'homme de conscience tel qu'on a pris l'habitude d'en parler.

Cette période initialise un mouvement qui va conditionner toute l'histoire de l'humanité et la jeter dans des contradictions dont nous sommes présentement les héritiers.

La pierre

Matière dure répandue sur et dans le sol. Les quelques personnes assez aventureuses pour se mesurer encore à ce matériau, disent toutes à quel point c'est difficile. Tailler la pierre est probablement le plus ancien artisanat, aujourd'hui tellement obsolète que les chercheurs ont eu un mal fou à trouver comment nos ancêtres s'y prenaient, trop compliqué, trop dur en effet. Ces mots, trop dur, trop compliqué sont ceux mêmes que je retrouve le plus souvent dans la bouche des rares aventuriers des temps modernes qui s'affrontent à une meilleure connaissance d'eux-mêmes. Il y a certes de l'esprit dans la matière, mais il n'est pas simple de l'en libérer. Logiquement, l'exercice de dépassement de la plus grande difficulté doit conduire à plus de conscience.

Première approche : pulsion de vie et pulsion de mort

L'étymologie du mot pierre dévoile une filiation remarquable avec le radical *skep* qui donnera *scope*. Comment ne pas penser à Lacan et sa pulsion scopique qu'il relie à la pulsion de vie. Je cite Le Robert: « Le rocher sert à guetter le navigateur ». L'homme se rêve à partir du minéral, il s'appuie sur cette puissance pour se projeter dans un avenir non encore décidé. Nous pouvons encore deviner dans la passion pour l'alpinisme une quête épurée de l'infini de ce devenir, le refus de la finitude.

Ainsi, la pierre, comme lieu sur lequel l'homme s'arc-boute pour se donner son horizon en vient-elle à représenter l'extrême finitude qu'est la mort à laquelle l'esprit tente d'échapper. Le mégalithe porte témoignage d'un combat titanesque entre la terre et le ciel, entre le fini et l'infini, entre la durée et l'instant.

La dynamique prométhéenne entre la pulsion de vie et la pulsion de mort oeuvre dès l'aube de notre humanité. La pulsion de vie donne à l'horizon de l'homme son infini et la pulsion de mort rappelle obsessionnellement l'homme à sa finitude. Le tissage de ces deux pulsions va

favoriser et organiser le désir de conquête et de maîtrise de l'espace et du temps selon la complexité de leur indissociable rapport.

Soyons lucides, de nos jours, l'espace naturel à proprement parler n'existe quasiment plus, cette conquête est achevée. L'étape décisive de ce franchissement a eu lieu il y a plus de 10 000 ans, c'est tout d'abord ce rapport de l'homme à l'espace qui est au centre de ce que l'on peut envisager comme la révolution néolithique.

La révolution néolithique

Le terme de révolution est utilisé pour souligner une rupture avec le passé et pas la soudaineté du phénomène. En effet, la civilisation du néolithique ne se mettra en place que lentement mais elle fera coupure par rapport à l'immense période paléolithique qui l'a précédée. Il n'est pas question ici d'affirmer que ce changement d'ère porte progrès en soi. Nous savons maintenant que la civilisation du paléolithique possède en elle-même une grande valeur. La notion de révolution déploie le sens d'un mouvement qui se heurte à une forte résistance et qui la brise dans un élan vigoureux avec des conséquences fortement contradictoires. Cette révolution est justement appelée néolithique, nouveau rapport à la pierre outil, mais aussi à la pierre symbole d'une terre radicalement transformée par le désir, l'intelligence et la volonté de son ultime rejeton.

Poursuivons notre hypothèse d'un lointain ancêtre immergé dans un espace quasi illimité qui s'exerce à la tâche herculéenne de transformer son univers auquel ce faisant il s'arrache. Les travaux de chercheurs de toute origine soulignent qu'en 10 000 ans, les hommes du néolithique ont créé de toute pièce le monde que nous connaissons aujourd'hui : élevage par domestication d'espèces sauvages, agriculture et irrigation, artisanats variés, tout cela est bien connu. L'original est dans l'ordre et les circonstances d'apparition.

Les premières manifestations néolithiques sont culturelles :

- Art : Peinture, sculpture, céramique qui par définition sont déconnectées des besoins vitaux.
- Organisation sociale hiérarchisée sur un plan civil et religieux.

La sédentarisation précède l'agriculture ce qui souligne le caractère intentionnel de cette histoire. Il s'agit d'une initiative réfléchie fruit d'un processus intellectuel puissant. Toujours à l'appui de cette thèse, le fait avéré que la décision d'abandonner le mode de vie ancestral a été prise au cœur d'une période de prospérité. Quand vinrent les temps difficiles, crises climatiques ultérieures, les études de terrain montrent qu'il y a eu retour au nomadisme. Mais certains se sont accrochés... Définitivement, abandonnons l'idée simpliste de la crise écologique obligeant ces malheureux à aller gratter un lopin de terre.

Au contraire, imaginons la prodigieuse explosion de créativité d'une époque où tout était à inventer. Il est aisé de nous représenter l'exaltation à la prise de conscience naissante de maîtriser une nature autrefois vécue comme toute puissante. Il n'est qu'à voir la jubilation du premier non de l'enfant à sa mère et la terrible obstination qu'il met à ne pas lui obéir.

Ces nouveaux rapports sociaux, cette nouvelle relation homme nature n'a pas été isolée, ce n'est pas le fait d'une civilisation supérieure qui aurait exercé une influence décisive sur le reste de l'humanité. C'est un phénomène universel, un authentique moment anthropologique. L'étude des acquisitions culturelles dans des aires géographiques éloignées nous montre des foyers d'inventions très divers. Par exemple le travail de la céramique est plus ancien au Sahara, l'agriculture est antérieure en Mésopotamie comme l'élevage dans la vallée du Nil. C'est au Japon que l'on découvre les plus anciennes poteries. À partir de la datation de ces différents objets nous pouvons constater l'exceptionnelle qualité des échanges à cette époque. Clairement, il n'existe pas de phénomène de colonisation invasion comme l'homme moderne l'imagine à partir de sa propre expérience. L'influence coloniale civilisatrice est un mythe occidental récent. Les études anthropologiques dévoilent une réalité faite d'échanges réciproques très précoces entre orient et occident. Ce désir de rencontre étant fortement

stimulé par la rareté et la lenteur des échanges : la vitesse de diffusion du savoir a pu être mesurée à 25 km par génération ! Elle est actuellement quasi instantanée.

Chaque évolution porte en elle-même sa propre contradiction réclamant son dépassement. Nous prenons conscience de nos jours du problème écologique que nous rapportons justement à notre désir illimité de maîtrise de la nature. Mais nous constatons dans notre propre préhistoire que l'accès à une évolution du moi vers plus de conscience s'est joué dans cette capacité à s'opposer à la puissance colossale de la mère nature. En même temps que l'homme se séparait de son monde originel, il creusait en lui-même un espace intérieur, nécessaire à son individuation.

Le premier modèle de crise écologique a eu lieu en plein néolithique quand les déforestations massives ont eu lieu pour dégager des terres arables et ont entraîné une désertification et des conflits pour la terre et pour l'eau. Parallèlement, les déplacements nomades défavorisent la fertilité des femmes et leur capacité d'allaitement ainsi que leur émancipation. La sédentarité va dans le sens contraire et favorise les réserves de nourriture. D'où une explosion démographique et les conflits qui vont avec. Mais nous parlons bien là d'une révolution culturelle qui conduisit à plus de connaissance et à l'établissement de nouveaux rapports homme femme. Et pourtant les conflits...Et pourtant les merveilleuses pyramides. La contradiction et le conflit ne sont pas une perversion ni un épiphénomène mais un moteur pour l'histoire des hommes et pour le développement de leur esprit.

L'antiquité

La Grèce, miracle ou révolution ?

Nous pouvons retrouver dans le marbre, au fronton des temples grecs le sens de cette préhistoire et la nouvelle orientation qui est suggérée par le mythe de la conquête du pouvoir par Zeus. Cette gigantomachie nous décrit le règne des Chronides mis à mal par les Olympiens dans une lutte sans merci. Jusqu'à nos jours nous constatons la pertinence de l'avertissement sacré. A chaque fois que l'homme franchit une limite qu'il avait cru infranchissable, il se confronte à sa propre démesure et l'inscrit dans la pierre. Aucun pouvoir, aucune dictature, aucune révolution ne dérogera à cette loi de l'évolution.

La statuaire grecque au sortir du néolithique présentifie pour l'éternité la juste place de l'homme dans le cosmos : magnifique, proche des Dieux et conscient de son exception. L'homme devient la mesure de toute chose, la *dike* s'oppose à l'*hubris*. L'écho de cette révolution culturelle inspirera chaque crise ultérieure. Le rapport à la pierre idéalise cette position centrale de l'homme où la beauté physique et la valeur de l'âme se conjuguent harmonieusement selon les préceptes d'un nouveau discours amoureux consacré à la sagesse. L'espace et le temps éternisent leur rapport dans la fluidité du marbre.

Mais pour l'heure, le monde est toujours immense, ouvert à tous les défis, les voisins romains vont opérer un nouveau renversement. La temporalité va se réduire au hic et nunc des pulsions pour relancer une nouvelle conquête de l'espace celui de la pax romana.

La pierre est au service de l'utilitaire et du plaisir, elle emblématise la puissance d'une civilisation : routes, ponts, aqueducs, viaducs, thermes, cirques, palais. Cependant, le recul des limites spatiales ne va faire que dévoiler la démesure qui l'anime. Les frontières du monde latin ne seront jamais définitivement acquises. À la grande perplexité des chefs de guerre, les murailles et les oppidums ne suffisent pas à dépasser cette limite ni même à la stabiliser. Cependant il y aura bien un dépassement dialectique de l'opposition entre le monde barbare et civilisé. Les peuples des frontières envahissent le monde romain, mais celui-ci libère à son tour de ses entrailles la religion chrétienne et l'universalité de la condition humaine. Les différences s'effacent et s'harmonisent dans la cité de Dieu de Saint Augustin modèle de l'Empire à venir.

Le Moyen-Âge et l'apothéose de la théologie

Le temps se replie dans un espace de réflexion qui reprend les thèmes métaphysiques et transcendants initiés dès le paléolithique et théorisés par les Grecs. La symbolique de la pierre dévoile à l'extrême ce nouveau conflit entre les deux pulsions chez l'homme.

Ainsi, la révolution des châteaux est suivie de la révolution grégorienne. Si la pierre permet d'abriter le Seigneur dans sa forteresse, elle favorise la vie intérieure, le repli contemplatif dans les monastères. La sensibilité profonde de l'esprit est requise pour tenter de dépasser cette nouvelle lutte entre la poursuite de la conquête de l'espace extérieur et le développement d'un espace intérieur promesse d'éternité.

Les hommes sculptent le sacré, vient le temps des cathédrales. Le gothique va bâtir ses vaisseaux de pierre, libérant ainsi tout ce que l'époque romane avait accumulé, intériorisé d'espérance spirituelle. Parallèlement, la conquête de l'espace s'exacerbe même si elle demeure animée du projet augustinien. La démesure de nouveau apparaît, quêtes temporelle et spirituelle s'exaltent, se marient et s'opposent, un nouveau dépassement se présente.

Le monde spirituel accouchera de l'intellectualité représentée par le courant humaniste et son défi de la mesure. Le monde matériel libèrera le capitalisme et son hégémonie mondiale.

La Renaissance sera une époque de transition vers la progressive restructuration sociale autour de cette nouvelle dualité à dialectiser. La tendance émancipatrice individuelle qu'offre une libre pensée et l'aliénation économique collective à un capitalisme florissant. La pierre déploie de nouvelles perspectives que la peinture va thématiquer avec un éclat incomparable.

Le siècle des Lumières ne fera qu'épurer, que mettre plus à nu la nouvelle opposition qui gît au cœur de cette nouvelle dialectique, en la libérant de son vieux coffrage médiéval. Le développement de la pensée cartésienne a définitivement offert à chacun sa totale liberté de pensée et le capitalisme rompt avec la limite du politique. La pierre devient le décor de l'esprit qui se déverse dans l'écriture. La démesure va révolutionner le monde mais en est-on vraiment sorti ? Y aurait-il un nouvel âge de pierre qui autoriserait un possible dépassement ?

L'époque contemporaine

Le temps s'accélère, la terre est entièrement colonisée et devient ce petit caillou perdu dans l'univers qui contraste étrangement avec l'immensité fantasmée de la terre mère. Du côté de l'espace, la limite c'est la terre. Toujours plus d'hommes, toujours moins d'espace. Depuis son élan créatif lors de la Renaissance la dialectique entre l'esprit et la matière, entre soi et les autres, s'épuise. Briser cette dialectique par la construction d'un mur d'isolement qu'il soit extérieur ou intérieur ne résout rien, l'homme doit affronter et dépasser la dualité de sa conscience.

Sur le plan temporel, la pierre ne symbolise plus la puissance sur laquelle s'arc-boute le devenir. La pierre est brisée, concassée, moulue, mélangée, tassée, informe, grise et terne, siècle du béton.

L'espace se réduit à un cube, le temps se diffracte dans le numérique et ne réfléchit plus rien.

L'ordre minéral sert de nouvelles frontières instables que ce soit dans l'énergie atomique, les nanotechnologies ou le biologique avec entre autres le développement des prothèses. Partout les limites deviennent floues et le sujet lui-même se déporte vers cet horizon illimité perdant tout repère solide.

Pourtant, certainement, une forme de dépassement original nous est **proposée** dans cette nouvelle croissance de la démesure aussi bien matérielle que psychique. Nous affrontons une crise structurelle qui oblige à revenir au tout début de l'histoire de l'homme, à cette première aube au moment où la pulsion de vie et la pulsion de mort s'enchaînent sur le rocher prométhéen.

Le sujet peut se reprendre dans ses fondements les plus profonds et réinitialiser une synthèse ouverte enfin dialectiquement sur ce qui le dépasse, le sens sacré de la vie qui transcende la mort.

Le sens sacré qui excède toute frontière et ne procède que de la pleine reconnaissance de l'autre, car l'autre est toujours déjà la possibilité de ma mort.

Discussion/Débat

René Gandolfi

Marc a évoqué ce moment de la révolution du néolithique, moment structurel de la psyché. Le minéral nous habite comme le lieu d'appui à partir duquel l'homme s'arqueboute pour aller à la conquête d'un espace intérieur. Au Moyen Âge, on peut voir dans l'art roman cette courbure de l'espace se replier vers une intériorisation avant d'imploser et de s'élever telles les aiguilles des églises vers le ciel. L'intérêt est de repérer ces moments structurels ontogénétiques dans le développement du sujet et d'appréhender cette dialectique interne entre l'espace et le temps, entre le sujet et le monde, la lecture anthropologique permettant l'accès à ces transformations. Nous portons les traces de ces transformations notamment dans notre métabolisme minéral qui présente une sophistication incroyable essentiellement justifiée par cette lente gestation qui ne doit certes rien au hasard.

Question

Qu'est-ce qui a fait qu'à un moment donné l'homme se soit approprié cette pierre et l'ait transformée ?

Marc Guéry

C'est un des mystères de l'être ! Qu'est-ce qui pousse l'homme ? Hegel utilise à ce sujet la notion de « force » alors que Freud s'appuie sur le système des pulsions. Il faut remarquer à cet égard que même Darwin avait constaté que la théorie de l'adaptation avait ses limites et ne pouvait pas s'appliquer à l'homme telle qu'elle se présentait dans la nature. On ne peut que constater qu'il existe en l'homme cette puissance de dépassement qui fait la particularité de l'existence.

Question

Le néolithique se présente comme une révolution écologique et énergétique qui implique pour l'homme la réalisation de son implantation. Peut-on généraliser cette thèse évolutive à l'ensemble des civilisations ? Votre développement recoupant les thèmes de l'évolution occidentale, pensez-vous que l'on puisse étendre ce schéma évolutif que l'on ne retrouve pas forcément dans toutes les civilisations.

Marc Guéry

La révolution néolithique est effectivement générale et touche l'ensemble de la planète. Jusqu'au Moyen Âge, le rapport à la pierre peut être considéré comme universel. Les changements interviennent à la Renaissance avec la pensée humaniste et l'évolution propre à l'Occident. Mais, il faut bien reconnaître qu'avec la mondialisation, la crise écologique touche l'ensemble du monde.

René Gandolfi

La Renaissance est un lieu de rupture avec le passé et qui a été notamment préparée par la fin du Moyen Âge en Europe et qui n'a existé qu'en Occident. L'homme occidental prend une

dimension « ex-tatique » selon l'expression de Heidegger, c'est-à-dire qu'il devient son propre horizon. Il met en perspective son devenir et s'extrait des notions de fatalité dominante jusqu'alors. Les trois grands courants de pensée qui vont dominer le paysage de la Renaissance sont : le courant réformiste avec son déterminisme spirituel, la contre-réforme qui ne peut que conduire à se conformer aux lois divines et le courant humaniste dont nous sommes issus qui prône la liberté de l'homme à se déterminer lui-même et qui annonce la grande révolution des Lumières. Mais l'humanisme est une position paradoxale qui justifie toutes les positions possibles et qui n'a pas résolu ses contradictions internes notamment vis-à-vis du religieux. Il ne faut pas oublier que la science actuelle, par exemple, est issue de cet humanisme à spectre large qui oscille entre une position spirituelle et une position matérialiste.

Linda Gandolfi

Sur la question de l'énergie et plus exactement de la conception énergétique de l'homme, je crois déceler dans votre question le problème de l'évolution différente des civilisations occidentale et orientale. Comme cela vient d'être mentionné, la rupture remonte à la Renaissance. Jusqu'à cette date, les civilisations arabe ou chinoise par exemple présentaient un niveau d'évolution technologique supérieur à l'Europe. C'est donc à partir de la Renaissance que le monde occidental prend son essor et va connaître un incroyable développement. Cependant, cet essor a été longuement préparé par ce qui précède cette histoire et il faut sans doute remonter jusqu'à la Grèce antique pour trouver les ressorts de ce processus évolutif. C'est à cette époque (environ 600 ans av. J-C) que les deux voies orientales et occidentales se séparent. L'homme Grec va opérer une véritable émancipation par rapport à la tradition et créer toutes les structures qui vont permettre le développement occidental et en particulier cette forme de gouvernement qui s'installera au XIXe siècle, à savoir la démocratie. L'homme occidental est l'homme de Prométhée, c'est-à-dire un homme qui regarde résolument vers l'avenir. À l'inverse, les pays orientaux optent pour un système traditionnel en mettant en place des philosophies de la continuité (le taoïsme, le confucianisme) qui font une large place à l'acquis. L'élément principal de cette évolution occidentale sera la place octroyée par les Grecs au langage. L'homme prométhéen explore le monde tout en construisant son individualité au prix de la sagesse ancestrale. Peut-être sommes-nous arrivés aujourd'hui aux confins de cette évolution notamment avec la mondialisation qui généralise la modernité.

Marc Guéry

Il faut préciser que la démesure est en l'homme dès l'origine et l'on peut dire que le néolithique n'est jamais qu'un moment de cette démesure.

Question

Comment peut-on placer le métal par rapport à la pierre dans ce schéma évolutif ? Représente-t-il un premier dépassement ?

Marc Guéry

La pierre est bien sûr première. Quant à l'homme de fer, les Grecs l'ont positionné dans leur mythe à l'âge de l'homme. Le métal représente effectivement une transgression et un dépassement de notre humanité.

Question

Dans la mesure où il est possible de suivre l'évolution animale depuis les animaux aquatiques jusqu'aux animaux les plus évolués, pouvons-nous établir une analogie dans le système évolutif biologique de l'homme ?

Marc Guéry

La question est complexe. On peut dire que l'on retrouve effectivement en l'homme la présence de ce minéral qui vient représenter une structure compacte en nous qui permet une dialectique avec le monde.

Question

À ce propos, il est intéressant de faire le lien entre cette évolution du minéral et les pathologies qui relèvent des défaillances osseuses comme l'arthrose ou l'ostéoporose par exemple. Peut-on dire qu'elles relèvent d'une évolution structurelle particulière de l'individu ?

Marc Guéry

Absolument. À ce propos, le monde médical va devoir changer sa manière de voir. L'élément minéral est un élément profondément vivant qui évolue en fonction de notre dialectique avec le monde.

Question

Si la démesure est en l'homme, ne peut-on pas dire qu'elle est aussi dans le vivant ?

Marc Guéry

Je ne pense pas trahir la pensée freudienne en disant que pour Freud la pulsion est avant tout humaine. Il a d'ailleurs distingué à un moment dans son discours l'instinct et la pulsion. Ce qui caractérise l'homme par rapport à l'animal est justement son indétermination.

René Gandolfi

Dans l'architecture du vivant, le minéral propose une dynamique extrêmement subtile. Les premiers coraux, par exemple, présentent une infinie variété de formes qui peuvent être mises en parallèle métaphoriquement avec les premières constructions imaginaires. On peut déjà évoquer ici une sorte de démesure. Nous ne pouvons que constater un développement extraordinaire des formes de la vie. Face à ce développement, l'homme a dû résister d'une certaine manière à l'invasion démesurée de ces formes. C'est à ce point précis que se situe la dialectique du sujet et du monde telle que Marc en a parlé. La pierre a été le lieu absolu d'une réalité à partir de laquelle l'homme, pour la première fois, a posé ou opposé sa résistance. Le processus a évolué jusqu'à nos jours dans ce combat de cette démesure. Ainsi, par exemple, le minéral principal du poumon qui permet la respiration est la silice qui organise à la fois la souplesse de l'organe mais aussi sa résistance incroyable. Quant au système calcique, nous le retrouvons par exemple dans la composition des dents dont nous pouvons vérifier l'impact de la résistance dans la mastication. La physiologie relève ainsi de l'organisation de ce système de résistance. Ainsi, une bonne respiration va permettre un métabolisme idéal de la silice. En cas de mauvaise respiration, la silice se sclérose. La résistance est le principe organisateur de la vie en l'homme. Les minéraux dans le corps réclament une dynamisation liée aux processus à la fois de résistance et de dépassement. C'est ce premier appui que représente la pierre qui fonde une métabolisation et le devenir des minéraux en l'homme.

La substance en thérapeutique : limite et dépassement

Par Stéphanie Bardy

Qu'y a-t-il à comprendre au-delà d'un rapport immédiat à une substance ? Au-delà de ce qu'une vision matérialiste peut nous donner à voir lorsque nous avons un rapport dit « scientifique » à une substance thérapeutique qu'elle soit minérale, végétale ou animale ? La classification de Linné nous permet de répertorier et de regrouper les plantes par genre. Le tableau de Mendeleïev, avec sa classification périodique des éléments, permet de les situer par rapport aux autres en fonction de leur masse atomique. Je voudrais ici poser la question : Qu'est ce que je sais du cuivre quand je sais qu'il est en position 29 avec une masse atomique de 63,546 ? Disons avec Ernst Jünger que de même que l'étude des rouages d'une horloge ne nous dira jamais ce qu'est le temps - elle nous dira au plus quelque chose sur une technique pour le mesurer - l'étude matérialiste de la substance, malgré l'avancée et les progrès qu'elle permet ne dira rien sur l'être de la substance, sur ce qu'elle est avant d'être définie par les prédicats qu'on lui attribue.

Peut-être que dans sa course effrénée vers le savoir toujours plus développé et surtout toujours plus précis, la science, emprisonnée dans le matérialisme, a fermé la porte à une considération de la substance qui fait appel à d'autres critères que les critères physico-chimiques auxquels nous sommes habitués. C'est en affirmant ce constat que je voudrais ici poser un regard sur la substance, un regard qui soit traversé par une vision phénoménologique c'est-à-dire en lien avec les phénomènes apparents du monde dans lequel nous vivons.

Qui n'a pas été touché en regardant un bouton de fleur s'ouvrir au cours d'une journée ? Mettons en lien ce moment d'ouverture avec le moment de la naissance d'une pensée qui petit à petit se déploie, s'ouvre, se déplie pour ne laisser voir que son origine, origine qui est déjà présente au départ mais qui ne se dit pas immédiatement. Elle se dira à travers la médiation du mouvement qui fait son éclosion. Dans le bourgeon, la fleur est présente par son absence ; c'est l'absence qui fait la présence. Le bourgeon est donc la possibilité de la fleur.

Les fleurs nous touchent par l'infinité de leurs couleurs et de leurs formes qui résonnent en nous comme l'infinité des possibilités « d'être touché » par le monde extérieur. Notre intériorité est en contact permanent avec l'extérieur et c'est ce lien, ce travail du mouvement entre un dehors et un dedans qui chaque jour, chaque matin, comme une promesse, nous met en relation avec le monde qui est à l'œuvre dans nos vies. Nous prenons en nous ce que le monde donne à voir. Finalement, en découvrant le monde extérieur, en découvrant la substance, le sujet se découvre toujours lui-même.

C'est en posant le monde comme lieu et temps d'une donation originelle que l'être humain découvre qui il est. L'homme peut se reconnaître lui-même dans les phénomènes extérieurs et les élever à un niveau de réflexion apte incessamment à reconduire sa raison d'être au monde. Il est important de noter qu'on n'observe pas le phénomène comme une chose venant de l'extérieur à soi, mais comme un événement *en-soi* dont on expérimente l'impact dans son intériorité. La chose n'est pas juste là pour témoigner de la limitation de mon savoir, mais elle présuppose la possibilité pour l'être de se réaliser aussi pleinement comme substance vivante, ou encore comme sujet participant de la substance du monde. Ce qui signifie qu'en tant que sujet substantiel, il y a toujours une certaine identité entre la chose et moi qui doit surmonter ce qui apparaît de façon trop évidente comme une différence. La différence n'est plus à chercher entre la chose et moi mais entre moi et le monde, la chose n'étant là que pour me rappeler la nécessité de penser mon rapport au monde. Comment comprendre cela ?

L'identité est logique : la chose et moi sommes du même monde et venons du même mouvement de l'évolution ; nous sommes « participants » des mêmes causes et effets.

L'identité est donc structurelle. La différence est formelle ou plastique ; elle répond de la diversité des modalités existentielles. C'est cette différence évidente des formes des substances qui a donné lieu au développement de la science aux dépens de l'unité du tout de l'être au monde. La substance peut donc être rapportée à une structure qui possède sa propre modalité existentielle ; elle est appréhendée dans son apparaître qui contient certes son être, mais ce dernier demeure voilé comme la part active de la raison du tout. L'analyse chimique la plus poussée d'une chose, sa dissection anatomique, son dévoilement physiologique ou autres manipulations, ne feront que diviser à l'infini la relation d'unité entre l'homme et la chose.

Il est indispensable de voir les choses en mouvement. Les choses se rencontrent en mouvement car tel est leur devenir, leur nécessité évolutive. La substance est le moment de possibilité d'une métamorphose du sujet, mais elle ne peut que faire apparaître, *Erscheinen*, ce qui est déjà-là mais sous forme voilée, ce qui est en puissance.

Je veux proposer ici une pensée qui prenne le mouvement de l'évolution comme socle : si la fleur est présente dans le bourgeon, il n'en demeure pas moins qu'un arrachement du bourgeon à lui-même est nécessaire pour l'apparition de la fleur. Hegel donne une belle métaphore végétale du phénomène d'éclosion d'une pensée :

« Le bourgeon disparaît dans l'éclosion de la floraison, et l'on pourrait dire qu'il est réfuté par celle-ci, de la même manière que le fruit dénonce la floraison comme fausse existence de la plante et vient s'installer, au titre de la vérité de celle-ci, à la place de la fleur. Ces formes ne font pas que se distinguer les unes des autres elles se refoulent aussi comme mutuellement incompatible. Mais dans le même temps, leur nature fluide en fait aussi des moments de l'unité organique au sein de laquelle non seulement elles ne s'affrontent pas, mais où l'une est aussi nécessaire que l'autre, et c'est cette même nécessité qui constitue alors la vie du tout. »³.

Cette vie du « tout » dont parle Hegel, dévoile les possibilités d'une toute nouvelle logique formelle liée au mouvement de l'évolution lui-même et des séquences de métamorphoses qui le réalisent. Nous voyons que la phénoménologie s'applique à déplacer la cause vers la forme comme le faisait déjà Aristote et à ne faire de la structure qu'un moment nécessaire de la vie de cette forme. La fleur remplace le bourgeon, le bourgeon disparaît au profit de la fleur. Le bourgeon peut alors être qualifié de « faux » dans la mesure où il n'incarne pas encore la fleur ; il est sa possibilité mais seulement celle-ci, et elle-même, lorsque surgit le fruit, paraît fausse puisque le citronnier est citronnier parce qu'il fait des citrons et non pas pour les bourgeons ou les fleurs qui sont les siens.

Cette vie de métamorphoses organisant l'unité du tout est assimilée à celle de l'esprit qui cherche à se connaître en se produisant sur la scène du monde. L'esprit ainsi se pose comme limite formelle pour mieux se dépasser vers d'éternelles autres métamorphoses. De même, la conscience qui se donne un objet l'abandonne déjà pour un autre pour s'y renouveler. C'est donc bien vers une seule logique que nous nous dirigeons, la logique de l'être qui se dévoile de forme en forme, jusqu'à se prendre dans la conscience comme son propre objet.

Chaque substance est la totalité de ses accidents, et la série par laquelle elle s'individue. La substance résume et intègre ses formes antérieures comme leur devenir. Ainsi, on conçoit que les substances dites thérapeutiques, qu'elles soient d'origine minérale, végétale ou animale, retrouvent en l'homme leur antériorité dans le champ de métamorphoses que représente l'histoire de l'évolution. L'homme est une substance particulière qui est consciente d'elle-même mais sa genèse contient ses moments structuraux dont les substances dites thérapeutiques dévoilent la teneur. Toute l'histoire de l'évolution est immanente au présent de

³ Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J. Hyppolite, Aubier, Paris, deux volumes, 1939 (vol. 1) et 1941 (vol.2)

l'individu et les substances thérapeutiques qu'elles soient d'origine minérale, végétale ou animale, loin d'être tout à fait étrangères à notre corps, trouvent un écho en lui. Il est bien évident que nous ne voyons pas tout de suite ce que nous avons en commun avec une grenouille ou un tigre mais, une étude raisonnée et évolutive de l'histoire de l'évolution nous permet cependant de pénétrer ces liens. Nous portons en nous la série de métamorphoses qui ont permis d'arriver à la conscience. Nous pouvons ainsi traverser l'histoire de l'évolution et y découvrir une succession de moments dialectiques qui sont en chacun de nous sous formes de traces comme des couches géologiques qui se succèdent. La dernière couche n'est là que parce qu'une première a été déposée, mais cette première couche est oubliée, si loin de la surface, comme on a oublié le bourgeon quand on cueille un fruit, qu'on ne peut plus s'y référer. Pourtant chez l'homme, la conscience et sa plasticité, le fait que nous puissions penser l'histoire et par-là réveiller certains moments, nous conduit à revenir à ces premières couches et à voir en quoi elles font structure dans notre propre histoire.

Interroger la substance et chercher ce qu'elle a à nous dire, revient à traverser l'histoire de l'évolution. On peut dire que chaque substance vient réveiller en nous un moment de l'évolution, chaque substance est une occasion de retraverser un moment de l'histoire de cette évolution et donc de le dépasser.

Bergson, dans son livre *L'évolution créatrice*, met en évidence de manière très claire cette histoire de l'évolution. Je vais m'appuyer sur sa pensée pour proposer une l'histoire de l'évolution des substances. Bergson pense en effet l'évolution en termes d'élan vital, de souffle qui meut la matière. L'élan vital est la propriété de la vie à agir pour elle-même qui pousse les règnes à se succéder selon une logique évolutive particulière qui est celle d'une croissance de liberté. Chaque règne naît de celui qui le précède, gagne en degré de liberté mais doit en échange accepter une perte.

« *Si la plante se distingue de l'animal par la fixité et l'insensibilité, mouvement et conscience sommeillent en elle comme des souvenirs qui peuvent se réveiller* »⁴

Il ne s'agit ici bien évidemment pas de dire que la plante a été animal ou homme avant d'être plante mais que chaque plante préfigure le mouvement vers la conscience. Tout le mode d'expression formelle de la plante, y compris tous les moments structurels qui l'habitent, sera indicatif de son chemin vers la conscience.

Ses expressions en termes de couleur et de forme donnent une idée des modalités d'éclosions de la conscience sous ses différents aspects. De la même manière, pour ce qui concerne l'absence de mouvement, en tout cas pas de mouvement visible à nos yeux, la conscience le porte en elle comme une « tension vers » mais qui n'est pas encore. Toutes les possibilités sont présentes, mais ne pourront pas encore voir leur incarnation chez les plantes.

Bergson poursuit son raisonnement et en arrive à l'animal largement déterminé par son instinct. Un animal n'a besoin que de très peu de temps pour devenir adulte et agit dès le départ par instinct. L'animal comme la plante porte la conscience en sommeil. Bergson écrit :

« *Si la conscience qui sommeille en lui [l'instinct animal] se réveillait, s'il s'intériorisait en connaissance au lieu de s'extérioriser en action, si nous pouvions l'interroger et si nous savions l'interroger et s'il pouvait répondre, il nous livrerait les secrets les plus intimes de la vie* »⁵.

Si on le pense dans l'évolution, l'instinct porte en lui la possibilité d'une transformation. Il participe à l'être de l'animal et sera transformé chez l'homme. Mais qu'est-ce que cet instinct

⁴ H. Bergson, *L'évolution créatrice* dans *Œuvres*, Paris, PUF, 1959

⁵ Ibid

porte en germe ? Quels sont ces secrets dont parle Bergson ? Le mouvement du passage d'un règne à l'autre est donné par Bergson dans cette phrase :

« Plus on fixe son attention sur cette continuité de la vie, plus on voit l'évolution organique se rapprocher de celle d'une conscience où le passé presse contre le présent et en fait jaillir une forme nouvelle »⁶.

Pour Bergson, la vie, comme la conscience est un processus créateur. Le moment qui libère la conscience effectue donc un saut dans l'évolution vers une liberté infinie car la conscience n'a pas d'autre limite que celle qu'elle se donne. Le mouvement de la conscience représente donc un saut dans l'évolution puisque la conscience permet de réfléchir toutes les étapes qui la précèdent. Cette thématique de l'évolution chez Bergson semble rejoindre celle de Hegel avec la puissance de l'Esprit se dévoilant à lui-même ; cependant, aucune finalité n'est présente dans la pensée bergsonienne tandis qu'elle meut la dialectique hégélienne.

Chez Hegel, il ne s'agit pas d'avoir une connaissance exhaustive de tous les événements successifs d'un moment historique par exemple, ce qui conduirait à se perdre dans des détails, mais il s'agit de comprendre l'essence de ce qui est en jeu et des possibilités que cela offre à la pensée pour avancer. Il ne faut pas faire l'économie de la connaissance mais l'aborder pour en saisir l'essence. En reprenant le paradigme de la fleur, on pourrait dire qu'il ne s'agit pas de la décrire en fonction du nombre de pétales et de sépales, de la corolle ou du calice, mais de la regarder dans les phénomènes de croissance, dans les transformations des formes auxquelles elle donne naissance et qui parlent d'un moment de notre propre genèse. Ainsi les passages, du règne minéral au règne végétal puis au règne animal avant d'en venir à l'homme, s'accompagnent d'un gain mais toujours aussi d'une perte. La plante possède la croissance, mais a perdu l'éternité de la pierre. Si la plante « désire » le mouvement, si elle tend vers la possibilité du mouvement — notons qu'il existe non seulement des plantes qui bougent mais aussi qui assimilent des insectes préfigurant toujours la nature de la poussée de l'évolution —, la plante n'en reste pas moins étroitement dépendante de son milieu. L'animal aura le mouvement, mais perdra la croissance presque infinie de la plante.

« Le règne animal se présente comme une émancipation encore plus poussée du monde végétal, comme si la plante à son tour s'était libérée du sol qui l'emprisonnait (...) L'animal (dont la terminologie évoque l'« animé »), intègre deux caractéristiques des règnes précédents : les processus minéraux servent à construire la charpente osseuse, par ailleurs il conserve la faculté de pousser qui devient capacité de croissance. Les deux règnes précédents sont intégrés et transformés. »⁷

Ces transformations trouvent un saut qualitatif encore plus important chez l'homme puisque c'est la conscience qui se retrouve dans ces phénomènes jusque-là non-verbaux. Le tableau ci-dessous récapitule les différents règnes leur place dans le corps et par extension, leur place au niveau psychique.

Minéral	Structure osseuse	Structure psychique	Cuivre : <i>Cuprum metallicum</i>
Végétal	Processus de croissance	Imaginaire	Anémone pulsatille : <i>Pulsatilla</i>
Animal	Mouvement-pulsions	Représentations psychiques	<i>Sepia officinalis</i>

Après avoir essayé de comprendre le mouvement général de l'évolution, il importe d'examiner chaque substance minérale, végétale et animale ; celles-ci ne sont pas à voir comme de simples témoins de l'histoire de l'évolution, mais comme des phénomènes de la vie dont l'homme porte en lui la synthèse.

⁶ Ibid

⁷ L Gandolfi et R Gandolfi, La maladie, le mythe et le symbole, éd du Rocher, 2001

• Le minéral que l'on retrouve pour l'essentiel dans les os et les dents doit être mis en rapport avec les processus structurels. Il relève donc des modalités existentielles les plus impliquées dans la réalité. L'os est composé de 90% de matière morte. La mort et la vie s'y côtoient sans cesse. Le minéral est ce qui est là, immuable et éternel ; il se tient au plus proche de la mort. Les opposés se rejoignent et l'os en est peut-être le paradigme le plus frappant dans le corps. C'est le lieu où les premières pulsations du monde s'incarnent et, à ce titre, l'os est le lieu où s'exprime la volonté primitive de l'être qui s'endurcit au contact de la vie. On comprend alors pourquoi ces premières formes cristallines trouvent une résonance dans la structure de notre psyché et dans les premières fluctuations entre le dehors et le dedans. Ainsi, il y a quelque chose de l'ordre de la structure, de la volonté primaire qui est atteinte lorsque nous prenons des substances minérales. Tout comme le squelette est la structure de notre corps, la charpente osseuse soutient notre corps. C'est la structure de base, qui rend possible le mouvement : une structure qui fait fondement, qui fait socle. L'os calcanéum est ce qui nous permet de nous tenir sur le sol et donc ce qui nous permet de nous opposer au sol. Le minéral évoque par conséquent cette volonté primitive qui nous pousse vers le réel et qui nous incarne. C'est à un niveau structurel qu'il faut entendre son activité. Voici un exemple de ces résonances avec le cuivre métallique :

cuprum metallicum : C'est un métal chaud, qui ne refroidit jamais même en hiver ; il est d'une grande flexibilité (on pense aux instruments à cuivre). C'est un métal très bon conducteur de chaleur favorisant l'appropriation extérieure : il aide ainsi à moduler l'appropriation du monde. On pourrait dire qu'il vient évoquer métaphoriquement la relation mère/enfant, la sensation d'un lien profond et de communion avec le monde. Il incarne le mouvement harmonieux de la rencontre. Il aide à moduler les tensions.

• Le végétal chez l'homme se retrouve dans les processus de croissance : par sa faculté quasi infinie de croître, la plante évoque en nous nos modes d'expansion. Si le minéral dans son éternité et sa stagnation apparente, venait poser une structure, le végétal accompagne le mouvement de croissance et autorise la verticalité ; il « pousse vers » et évoque ainsi l'imagination créatrice via l'expansion imaginaire ; ce processus de croissance presque infinie se vérifie lorsque l'on coupe une branche : un bourgeon refait aussitôt surface.

Dès que la fleur est fécondée, elle fane, son pédoncule s'allonge et le fruit se développe. Il est constitué par un bouquet d'akènes prolongés par une longue arête plumeuse qui bouge au moindre vent comme les fines folioles poilues. Cette particularité est certainement à l'origine du nom de la plante qui vient du latin où « *amemos* » désigne le vent.

Pulsatilla est donné chez des personnes dont la stabilité intérieure n'est pas trouvée, on pourrait dire pour faire un jeu de mots que ces personnes « pulsent de tout côté ». L'humeur est changeante de la même manière que folioles poilues bougent au gré du vent. Il s'agit donc d'un imaginaire non canalisé par la parole qui ne possède pas encore d'unité.

• Le règne animal symbolise le mouvement ; les pulsions poussent en avant à la rencontre du monde. L'animal se caractérise par son instinct qui le guide plus sûrement que le ressenti des humains. Chez l'homme, le mouvement se traduit au niveau psychique par notre capacité à nous représenter le monde. Nous pouvons nous saisir des figures du monde comme une immense scène de théâtre en mouvement.

Sepia officinalis, substance issue de la seiche, est donnée alors *a contrario* pour remettre du mouvement quand il se fige. C'est le temps de libération d'une inhibition. Il est prescrit en cas de sensations de faiblesse générale, de sensation de vide.

Nous voyons que le passage d'un règne à l'autre nécessite toujours une perte et une limite des potentialités du règne précédent. Cette castration s'inscrit dans le processus même de

l'évolution. Vivre c'est accepter de mourir à soi-même et ce sont ces petites morts qui sont présentes dans l'évolution de la nature. Aussi, ces phénomènes extérieurs se retrouvent en chacun de nous. De même que la vie de l'esprit pour Hegel est sans cesse soumise à une remise en cause qui lui donne toujours une nouvelle forme. L'esprit humain se reconnaît dans les différents moments de l'évolution.

Je voudrais terminer sur cette citation de Hegel qui me semble être présente dans l'ontogénèse et dans la phylogénèse telle que décrite ici.

« *Ce n'est pas cette vie qui recule d'horreur devant la mort et se préserve pure de la destruction qui est la vie de l'esprit, mais la vie qui porte la mort en elle et se maintient dans la mort même qui est la vie de l'esprit.* »⁸

Séjourner tout contre, être auprès de cette mort, c'est ce que nous propose Hegel. L'esprit hégélien n'est pas un esprit qui se laisserait prendre par le gouffre, mais un esprit qui marche sur une falaise toujours effleurant le vide et le prenant comme socle de dépassement. C'est ce qui est présent dans le mouvement dialectique chez Hegel et par conséquent dans le regard que j'ai voulu porter sur la substance.

La substance, la substance thérapeutique en fonction de son origine va venir jouer sur les différents moments de l'évolution ; elle vient réveiller un moment de l'histoire de l'évolution, de l'histoire donc du sujet humain qui porte la dynamique de l'évolution en lui.

Discussion /Débat

Question : Est-ce que dans l'évolution du sujet moderne de nouvelles variétés de plantes apparaissent aujourd'hui et comment interpréter leur sens ?

Stéphanie Bardy

Les souches en homéopathie existent en très grand nombre et nous n'avons pas, je pense, épuisé toutes les possibilités dont nous disposons. On pourrait sans doute voir dans ces nouvelles souches, si elles existaient, un écho de notre temps, mais il semble que le travail aujourd'hui réside en une véritable herméneutique de ce qui existe déjà et que nous pouvons interroger les souches les plus utilisées et voir ce qu'elles nous disent.

René Gandolfi

La question est cependant très pertinente car s'il n'y a pas véritablement de nouvelles plantes, il y a en revanche une évolution de l'usage des plantes en fonction des périodes que nous traversons de la même manière qu'il y a une évolution des pathologies. Lors de la naissance de l'homéopathie au XIXe siècle, certaines plantes ont été privilégiées. Leur utilisation correspondait à un moment historique. Les plantes viennent en effet éveiller un moment du parcours du sujet ce qui explique qu'on ne les donne pas de la même manière à un enfant, à un adolescent ou à un vieillard. Ainsi, on pourrait dire que chaque plante évoque un mode de dépassement précis dans l'histoire de l'individu.

Actuellement par exemple, on fait retour à des plantes archaïques tropicales qui sont porteuses de l'énergie des moments initiaux, des moments originels. Cela nous donne une

⁸ Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J. Hyppolite, Aubier, Paris, deux volumes, 1939 (vol. 1) et 1941 (vol. 2)

idée de la fragilité existentielle qui règne dans nos sociétés et de notre besoin de fortifier nos fondations.

Ces plantes très anciennes voire primitives peuvent remonter même jusqu'au néolithique. L'exemple de « *Pulsatilla* » est à cet égard remarquable. L'anémone pulsatile reste en pédiatrie une plante primordiale dans les rhinopharyngites de l'enfant, maladie banale et fréquente qui rend compte chez l'enfant d'un moment de difficulté à dépasser un positionnement. Dans ce cas bien souvent, une simple dose de *Pulsatilla* permet de dépasser le symptôme simplement parce qu'on permet de surmonter l'angoisse de ce moment d'émancipation.

Question : Quel est le rôle des dilutions ? Y a-t-il une explication philosophique à ce phénomène ?

Stéphanie Bardy

La dilution homéopathique est effectivement au centre du problème notamment face à la science expérimentale puisque d'un point de vue moléculaire, la dilution est au-delà du nombre d'Avogadro ; par conséquent, la substance diluée ne devrait posséder pour ainsi dire aucune action au niveau moléculaire.

De ce fait, cette question nous amène immédiatement au cœur du problème et conduit à proposer une nouvelle interprétation de la substance et à dévoiler sa phénoménologie. En dynamisant une substance, on touche la phénoménologie de la substance. L'homéopathie vise ainsi à atteindre les trois lieux de l'être :

- le corps physique tout comme l'allopathie,
- l'âme ou la psyché c'est-à-dire la temporalité du sujet en construction
- et l'esprit qui peut ici s'apparenter à la notion psychanalytique spatiale d'imaginaire.

La dilution vient toucher ces trois phases du fonctionnement humain.

René Gandolfi

Si vous regardez un arbre par exemple, on peut dire que la conscience est touchée par le phénomène « *Arbre* » en lui-même, c'est-à-dire : que signifie cet arbre qui s'enracine dans le sol, qui surgit du sol, qui vise une verticalité vers le ciel ? Quelle est cette dynamique qui anime l'arbre ? Que la substance soit faite de calcium ou de silice n'a pas d'importance. Il importe surtout de savoir en quoi ces substances sont impliquées dans une forme et quelle est la dynamique de la forme. Nous récupérons dans la substance, la genèse de ses possibilités.

Si on donne *Pulsatilla* par exemple, en plus haute dilution à un enfant timide, c'est le mouvement de la plante qui est utilisé, le processus reste purement phénoménologique. Nous utilisons ainsi le principe de la plante et non pas la plante elle-même.

Dans ce schéma, il est bien évident que l'homme est lui-même le phénomène le plus complexe se reflétant lui-même comme phénomène *dans* la conscience. Nous sommes donc un phénomène hors norme dans la nature et nous réfléchissons la nature en nous. Mais cette nature ne peut être réfléchie que d'une manière phénoménologique.

L'action thérapeutique fonctionne donc sur un élément trinitaire :

- l'aspect physique est ce qui est décanté en quelque sorte d'une phénoménologie de l'être vivant et qui renvoie sur le mouvement des formes.
- un aspect existentiel psychique : comment chacun de nous intériorise cette réalité du monde notamment en mettant en place des phénomènes de résistance.
- et enfin un domaine plus métaphysique qui vise à toucher la manière singulière dont chaque être se construit : en quoi la personnalité de chacun excède toujours les limites de l'humain ; en quoi à chaque seconde on excède nos déterminations et l'on sort de notre finitude en

imprimant dans le monde ce qui n'y est pas encore. Ici il est important de comprendre que c'est le lieu même de notre liberté.

En fonction des pathologies, le thérapeute jongle sur ces moments antérieurs de la vie et utilise les gradations des dilutions pour ranimer une forme d'unité, la tentative étant toujours de maintenir l'unité du sujet face à la réalité du monde.

Question :

Vous parliez des dilutions donc de l'absence de matière, de l'absence moléculaire de principe actif. Si je vous comprends bien le « *phénomène* » est le « *principe actif* », c'est le processus qui a amené au phénomène qui est actif. Donc pourquoi ne peut-on pas expliquer cela aux scientifiques ? Pourquoi est-ce que cela ne trouve pas d'écoute ?

René Gandolfi

Parce que la dynamique processuelle est une dynamique vivante. À partir du moment où l'on porte un regard mort sur le monde, nous le tuons en quelque sorte. C'est la raison pour laquelle il est très difficile d'accepter que nous sommes vivants, intégralement vivants. Il est évident que plus nous augmentons les dilutions, plus nous essayons d'une certaine manière de singulariser la personne, mais curieusement en s'harmonisant sur l'universel comme le dit Hegel. Tout se passe comme si nous donnions à la personne, la possibilité de se distinguer, mais sur un mode universel, alors que lorsque nous restons dans la dilution moyenne nous restons sur un plan existentiel dialectique. Plus on descend dans les dilutions, plus on joue sur le lieu de passage entre l'énergie vitale du corps et notre psyché.

Linda Gandolfi

La science s'est construite sur des phénomènes de séparation et de spécialisation. À partir du moment où l'on regarde l'homme de l'extérieur sans a priori et uniquement de l'extérieur, ça change le regard qui fige l'objet observé. C'est pour cela que ce retour à l'origine permet de prendre en compte tout ce qui s'est passé dans l'évolution de l'homme pour avoir aujourd'hui accès à une vision globale ; mais cette synthèse n'était peut-être pas possible avant d'avoir aiguisé ce regard extérieur et accédé à un certain seuil de temporalité.

Question : Mais est-ce que la science reconnaît aujourd'hui ces enjeux ?

Stéphanie Bardy :

La science dissèque le corps avec d'ailleurs beaucoup d'efficacité, mais elle est encore loin d'introduire des notions anthropologiques. Les ponts sont difficiles à faire et c'est la raison pour laquelle des philosophes comme Hegel sont si importants aujourd'hui à explorer car ils avaient paradoxalement encore un accès à cette construction. La vision anthropologique reste à faire, nous essayons ici d'ouvrir cette voie.

Question : Que pensez-vous des fleurs de Bach

René Gandolfi

Nous venons de voir que l'homéopathie est une science phénoménologique. À côté de l'homéopathie, on trouve un certain nombre de thérapeutiques frontières. Les fleurs de Bach ont été introduites par un médecin anglais qui était profondément animé de spiritualité et pour qui l'existence physique et même psychique n'avait pas beaucoup d'intérêt. La thérapeutique consistait donc à aider les personnes à évoluer spirituellement. Cette optique doit permettre de comprendre que l'utilisation des fleurs de Bach n'est pas simple. Hors d'un cadre clinique très particulier, cela n'a pas beaucoup d'intérêt.

Virus : immunité et limites biologiques

Par Romain Parent

I – Considération générale sur le virus

L'invasion des virus semble se poursuivre et s'accroître depuis une bonne trentaine d'années. Cette formule est entrée dans la réalité grâce au développement de la biologie médicale et son impact médiatique. Les virus occupent désormais une place majeure dans notre imaginaire suscitant des peurs ancestrales non résolues.

Les virus du SIDA, des hépatites, le papillomavirus, qui fait beaucoup parler de lui en ce moment, se présentent en apparence comme des « microbes » et ont suscité des investissements technologiques de grande ampleur.

Cette venue sur scène des virus a modifié en profondeur les rapports sociaux en y introduisant plus de suspicion et davantage d'hygiénisme. Les rapports amoureux s'en sont trouvés perturbés par diverses craintes et angoisses liées à la vision infectieuse du virus. Cette nature microbiologique du virus le rapprochant d'un microbe qui paraît à première vue juste, pose problème au regard des mécanismes immunitaires impliqués dans l'évolution et de l'épistémologie de la médecine.

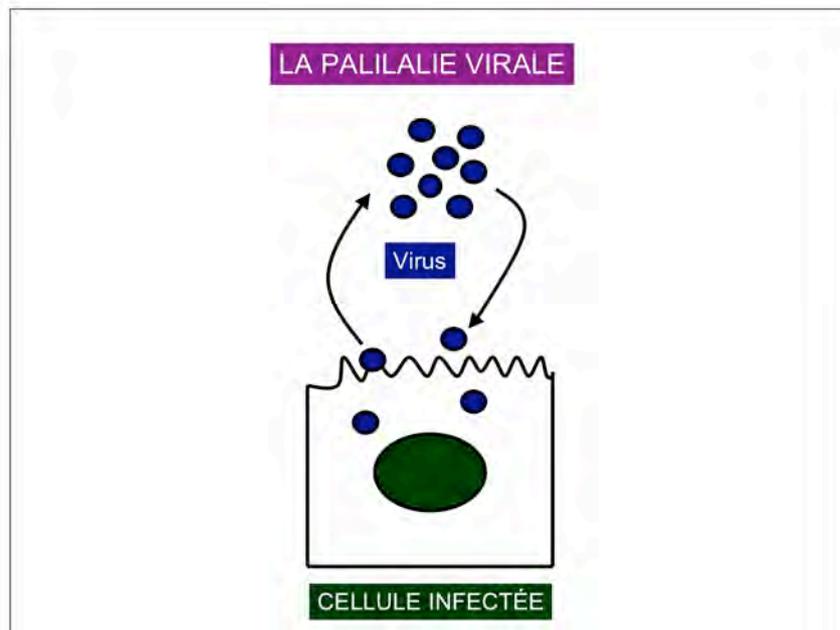
L'approche scientifique traditionnelle a fait des progrès considérables dans la détermination des éléments constitutifs de la vie mais peine à en dégager un schéma général. Elle ignore le fait que le devenir domine le vivant, sinon nous ne serions pas là aujourd'hui pour nous interroger sur la nature profonde de ce procès.

Afin d'avoir une meilleure appréciation du problème biologique nous allons exposer les caractéristiques moléculaires des virus.

La différence majeure entre bactéries et parasites d'un côté, et virus de l'autre, tient à leur origine : les bactéries et les parasites se multiplient à partir de leur propre corps cellulaire et possèdent un pour-soi en quelque sorte, qui leur permet de se reconnaître dans leur filiation. Ils consomment de l'énergie, se meuvent, se déforment, produisent des déchets, établissent des systèmes de communication avec leurs congénères ou leurs cibles. En somme, ils vivent et jouissent d'une certaine autonomie d'action.

Les virus ne partagent aucune des caractéristiques des bactéries. Ils ne peuvent se multiplier eux-mêmes. Ils n'ont pas de métabolisme propre et sont dotés de minuscules génomes. Ils ne produisent aucun déchet et mesurent au plus un dixième de la taille d'une bactérie. Ils adoptent des formes géométriques définies et rigides, et n'établissent aucun système de communication avec leur environnement biologique une fois *produits*. J'emploie ce terme de « produit » à dessein. Les virus sont en effet produits par les cellules de l'hôte qui les abritent, ce qui est fondamental et tout à fait questionnant quant à notre propre expérience des épisodes viraux. D'autre part, les virus sont les entités biologiques au rapport masse de matériel génétique / masse totale le plus élevé, ce qui signifie en clair que la notion d'information génétique représente une donnée importante dans la compréhension de ces entités.

Le virus donc est une information générée par la cellule elle-même, en quelque sorte, et je propose de le considérer comme un élément à part entière de la cellule.



La première chose qui frappe est que cette information semble curieusement n'exister que pour elle-même, comme prise dans la nécessité apparemment absurde de se répéter à l'infini. Tel un phénomène compulsif et aveugle, l'information envahit la cellule pour s'emparer de sa force productive puis, une fois la chose réalisée, elle envahit une autre cellule, ainsi de suite, sans aucune finalité visible sinon se propager dans l'espace.

Ce schéma de propagation correspond à l'émission d'un message univoque, hystérique et répétitif qui ne peut jamais atteindre sa cible faute d'en avoir. On peut comparer cette procédure à un message qui s'emparerait de la station de radio qui lui permettrait d'émettre pour s'enfler de son propre écho, sans fin.

Le virus correspond bien à une « production verbale » de la cellule qui n'a pas d'autre fin que sa propagation à l'identique. Ce verbe cherche souvent une issue aussi à l'extérieur, mais reste fortement dépendant de la famille cellulaire qui le produit. Ce verbe est une palilalie, répétition d'un segment vocal, qui se retrouve dans certaines pathologies neurologiques comme la maladie de Parkinson, ainsi que dans certains troubles de développement du langage.

On rejoint ici la conclusion généralement admise par les virologistes quant à la finalité de l'infection virale : simplement se multiplier sans aucune dialectique.

Tentons maintenant un passage dans la dimension anthropologique en quelque sorte, essayons de penser le virus en fonction de l'homme ou à partir de l'homme et de son histoire.

Si nous faisons retour au philosophe Heidegger, celui-ci nous aurait probablement sollicités à penser le virus et non *au* virus, c'est-à-dire à l'être du virus, *cela* qui lui assigne sa place dans le monde.

II - Le virus : du microbe à l'agent d'évolution de l'homme

J'aimerais donc à travers cette aventure nous faire parcourir un prolongement critique de la science dans le cadre de la virologie, et en dévoiler ses limites, mais aussi montrer en quoi cette science, par ses propres travaux, porte en elle son propre dépassement, son propre déploiement.

Une critique historique va nous montrer en quoi la virologie moléculaire est déjà en train de se réapproprier la fonction virale sous une perspective anthropologique sans pour autant en tirer de nouvelles perspectives épistémologiques.

Avant l'invasion monopolisante du discours scientifique, la notion de virus rassemblait en elle diverses figures du mal, un mal surgissant des régions obscures, incontrôlées et menaçantes de la nature.

Mettons nous sur la piste linguistique dégagée précédemment à propos de la structure moléculaire du virus.

Tout phénomène signifiant présuppose un signifié dont le déploiement dans sa plénitude conditionne son épuisement et rend son dépassement possible. Si le signifié ne trouve pas d'espace de déploiement le signifiant va se déplacer. En quelque sorte le sens perdu cherche à se dire autrement.

Sur le plan médical, cette procédure d'annulation du sens correspond bien au schéma thérapeutique de la stratégie antivirale classique. En effet, le virus comme message signifiant est refoulé, il n'est donc in fine entendu par personne puisque, nous l'avons vu, lui-même n'a pas d'adresse, en cherche désespérément une. Le signifié va muter, ce qui va entraîner une défaillance thérapeutique.

La prise en charge clinique actuelle des infections virales est trop souvent déterminée par ce moment initial de considération des virus et réduite à celui-ci. Les antibiotiques constituent un exemple bien connu du grand public sur ce thème avec la venue de microbes de plus en plus difficiles à contrer.

Récemment les choses ont évolué, la notion de virus s'est rapprochée de celle d'outil grâce aux biotechnologies. Cette évolution est intéressante car, par là même, le virus s'intègre comme processus à part entière dans la grande machinerie de la vie étudiée de manière technologique.

Ce changement de statut a favorisé un véritable bond épistémologique dans les années 80 grâce à la recherche sur le virus du SIDA dont le génome a la particularité de s'intégrer à nos chromosomes. Selon une approche logique strictement moléculaire, il s'avère que les virus sont des éléments incontournables de l'évolution humaine, et cela à travers deux découvertes majeures.

- La première démontre que 8% de la longueur de nos chromosomes est d'origine virale, et que ces séquences génétiques virales, faisant intégralement partie de l'histoire humaine, peuvent être réactivées pour donner naissance à des virus indispensables sur le plan physiologique à certains moments. Ainsi, afin de favoriser un bon déroulement de la grossesse, certains virus interviennent par l'instauration d'un état de tolérance immunologique de la mère à l'embryon.

- La seconde découverte est encore plus étonnante : de nombreuses espèces virales occasionnellement pathogènes, et pour certaines sans aucune référence pathologique connue, infectent 90 à 100% de la population mondiale. Dès lors, la notion de virus intègre le concept évolutionniste plus étroitement lié à la génétique de « métagénome » viral.

Cette nouvelle position annonce une ère nouvelle, post-microbienne dans le champ de la virologie. Cette somme de séquences génétiques d'origine virale, à la fois intégrée à nos chromosomes et circulant dans nos tissus nous accompagnerait en permanence dans nos fonctions biologiques, s'ajoutant à notre génome propre, augmentant la diversité des événements biologiques dont nous sommes les hôtes, générant de l'indétermination, et par là, vraisemblablement, des opportunités d'évolution supplémentaires.

De microbe au départ, le virus devient outil, puis agent reconnu de notre propre évolution.

L'évolution du paradigme viral à travers ces trois étapes montre que la science cartésienne a évolué d'une conception étiologique classique où c'est toujours l'autre étranger qui est

responsable, vers une période d'arraisonnement stratégique pour aboutir à une hypothèse dialectique évolutionniste du virus.

Bref, l'autre n'est pas que dehors il est aussi en nous et avec nous. Il s'agit bien d'une révolution dans la pensée biologique qui ne peut pas être sans conséquence dans l'histoire de la pensée en général. L'actualisation des possibilités génétiques s'avère fort compliquée puisque ce possible est sans arrêt fluctuant dépendant des variations du milieu, dont celles introduites par la vie des espèces elle-même. Il faut donc bien que cette étonnante plasticité des formes dans le milieu qui les fait exister possède son corollaire dans l'univers biologique. Cette plasticité fait l'objet de recherches mais toujours dans la perspective du fameux « bricolage génétique ». Comment intégrer aujourd'hui la question du génome viral dans le champ de l'évolution en pensant plus avant ce concept de plasticité ?

Afin de tenter une réponse possible à cette question nous allons nous déplacer du côté des sciences humaines.

III - Psychanalyse, virus, immunologie, et cancer

Du fait de sa condition de faux microbe et de vrai produit biologique du patient, d'information en rapport même avec son évolution, le virus devient le lieu privilégié pour une approche psychopathologique,

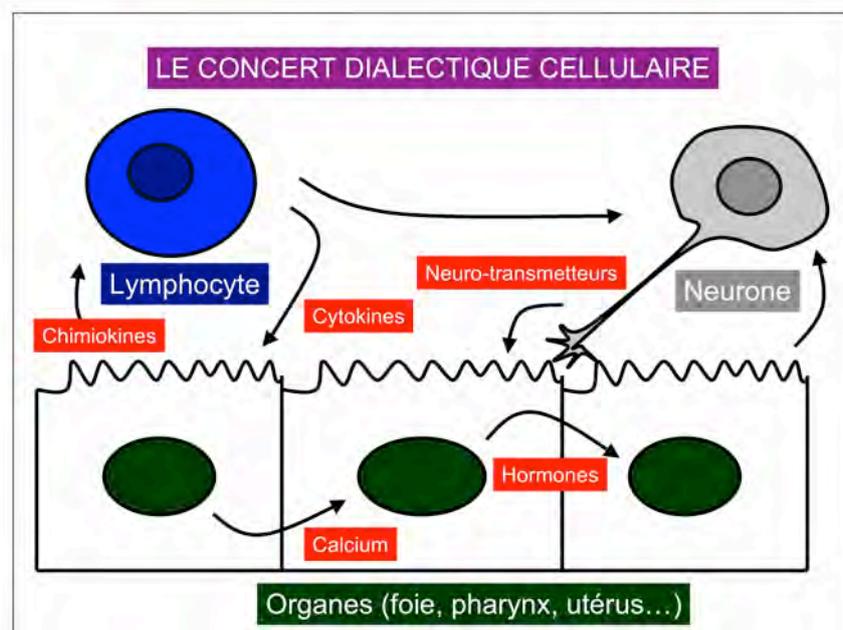
En effet, si la pensée analytique s'est peu à peu émancipée de la science traditionnelle pour construire ses propres concepts, son objet n'en demeure pas moins l'être humain et sa souffrance dans sa réalité existentielle la plus totale. Dans ce champ analytique en élaboration perpétuelle, ce qui continue à faire problème reste le lien de la parole au corps, ce que veut continuer à ignorer la science.

Tentons de reprendre ce problème et posons nous la question :

La biologie, avec ses organes et ses multiples fonctions, pourrait-elle être assimilée à un système langagier ?

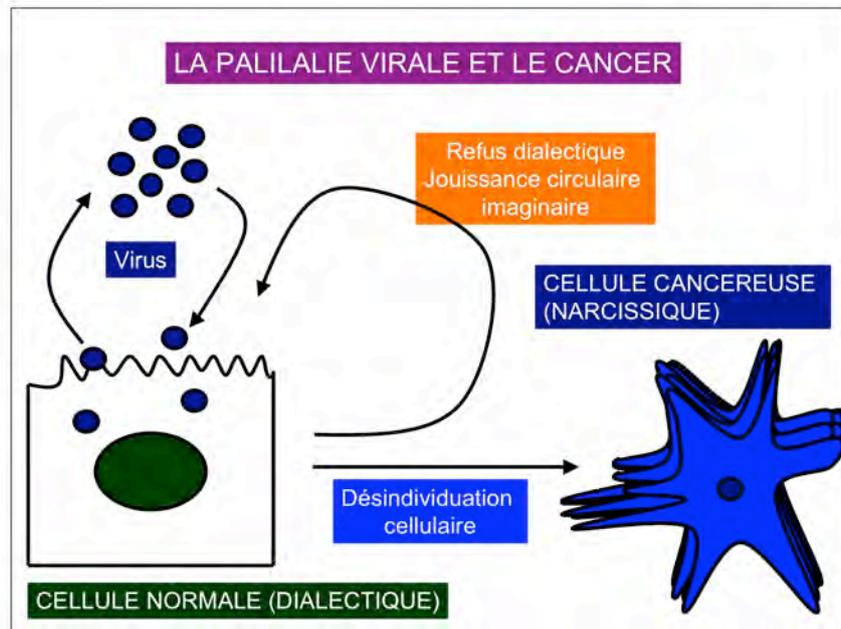
Dans ce cas, il serait possible de renouveler l'approche du symptôme, du signe, du virus, et de voir en celui-ci une construction syntaxique qui cherche à venir à la parole.

Pour répondre à cette hypothèse jetons un regard sur l'organisation générale de l'univers biologique.



Chaque cellule établit des liens dialectiques d'une diversité exceptionnelle avec d'autres cellules proches ou éloignées. Il s'agit de modes de communication extrêmement sophistiqués et bien sûr nécessaires pour permettre à la cellule de rester ce qu'elle est, c'est-à-dire un élément différencié, individué et compétent. Ces liens arriment la cellule à la finitude du contexte biologique qui est le sien, ce contexte étant considéré évolutif.

Nous avons vu plus tôt que la fonction virale, parmi d'autres fonctions cellulaires, conférait à cette cellule une possibilité de sortie du réel biologique, de transgression de l'ordre établi qui est le sien par le fait que le message viral sécrété n'est destiné à aucune autre cellule qu'à celle-là même qui le produit.



Nous avons vu que, considéré sous sa condition de message, le virus correspond à un phénomène d'auto-proclamation, une forme de coup d'état médiatique qui s'approprie les fonctions cellulaires et en détourne la dynamique identitaire au profit d'une glossolalie têtue. Comme un dictateur qui s'adresserait à une foule qui n'existe pas encore et qu'il va devoir produire lui-même ...

Une cellule qui perd sa place dans le concert tissulaire et joue toute seule en se prenant pour le tout de l'orchestre, exprime une régression vers l'indifférencié ou encore un retour dans le monde des possibles avant que ceux-ci ne soient mis à l'épreuve de la réalité. Cette cellule perd ses connexions dialectiques et involue vers une forme cancéreuse ne pouvant plus exprimer que des protéines fœtales ou de nourrisson.

Ceci explique que Freud ait parlé pour le cancer de « cellules narcissiques ». Il voulait indiquer par là le caractère compulsif des cellules qui se dédoublent et se démultiplient indéfiniment dans le miroir sans tain de leur auto-jouissance.

La cellule est comme fascinée par ses propres pouvoirs originels d'être potentiellement le tout du corps. C'est un retour au Un Tout primitif avant tout rapport dialectique avec la réalité.

La cellule s'autonomise et produit la tumeur qui n'est que le miroir d'elle-même multipliée à l'infini ; le dictateur a trouvé son public.

Prenons quelques exemples à propos des virus oncogènes fortement représentatifs des problèmes de santé publique actuellement et observons comment certaines formes de déficience dialectique entre l'individu et le monde peut engendrer une problématique de régression avec risque de cancer.

Commençons par le virus de l'hépatite cause majeure des cancers du foie.

Comment ne pas évoquer à ce sujet le mythe prométhéen qui exprime bien la nécessité chez l'homme de devoir sans cesse renouveler ses forces afin d'inscrire un devenir au-delà de la finitude du réel. Le foie, dont les possibilités de régénération tissulaires ont été prophétisées par les Grecs, illustre la puissance métabolique qui permet à l'homme de prétendre à ce dépassement. L'homme projette son regard dans son futur et vise sa fin. Le foie offre les moyens substantiels et énergétiques à cette possibilité de dépassement de la finitude, il est le lieu de rassemblement quotidien – *sa grande sensibilité aux fonctions hormonales circadiennes le rappelle* - des forces nécessaires à actualiser ce dépassement. Le foie rêve le devenir de l'homme, il doit être mis en rapport avec l'imaginaire dont l'essence veut se déployer hors des limites.

Le virus de l'hépatite est avant tout virus, tel que nous l'avons envisagé auparavant. Il est représentatif d'une parole première qui scanderait à l'infini moi, moi, moi. Un Moi paradisiaque n'existant qu'à lui-même et permettant à la cellule hépatique de jouir d'elle-même avant que l'autre ne soit pour lui une adresse et une limite. Le cancer du foie qui résulte de cette infection dévoile l'impasse de tout devenir pour l'homme dans cette gamme, et met en scène dans le champ biologique une régression nostalgique, donc auto-érotique à la case de départ par échec de la rencontre avec l'autre.

Le virus de l'hépatite comme témoin de la puissance imaginaire projective de l'homme sert donc névrotiquement le destin de l'homme lorsque celui-ci se voit comme acculé dans une impasse totale du réel, lors d'une atteinte dépressive par exemple (comme c'est le cas pour l'alcoolisme, dans un contexte cette fois non viral).

Le pharynx et le virus d'Epstein-Barr

Le virus Epstein-Barr est un virus oncogène de type Herpès, ce qui veut dire que sa fréquence dans la population est grande, mais que veut-il dire de si évident s'il insiste tant ?

Le pharynx est une région de carrefour entre la voie digestive et la voie respiratoire, c'est-à-dire entre la substance et le souffle. Il faut choisir : on parle ou on avale mais on ne peut faire les deux en même temps. Si le virus de l'hépatite nous renvoyait à la toute puissance de l'Un, il est ici question d'une problématique de relation à l'autre. Avaler c'est toujours prendre en soi l'autre comme essence d'une certaine vérité, et parler c'est essayer de dire une vérité à l'autre à qui l'on s'adresse. Il s'agit donc d'un lieu de passage mettant en tension ma capacité à recevoir la vérité me rapportant à l'autre, dans une relation substantielle ou virtuelle telle une parole. Au fond, quelle est la limite d'une vérité, jusqu'où une vérité est-elle vraie ? Il est intéressant de noter que le virus de l'herpès se déclare pour l'essentiel autour des orifices du corps humain, sur les structures de bord ou de limite mettant en jeu la relation à l'autre. Le virus Epstein-Barr, encore du fait qu'il est virus tel qu'on l'a approché plus tôt, serait donc représentatif de la difficulté à accepter une mort, toujours préalable à l'accueil d'un bout de vérité issu de l'autre. L'autre est justement en nous - ce qui peut faire vérité, point de conscience critique, où extérieur et intérieur se rejoignent, se croisent et se conjuguent en ce carrefour du pharynx qui, curieusement, se trouve étymologiquement en rapport avec le radical « phar » qui signifie couper ou creuser. Il faut bien trancher et cela fait mal. Le virus Epstein-Barr nous en dispense, en apparence.

Il est beaucoup question ces temps-ci du papillomavirus et de sa responsabilité dans le cancer du col de l'utérus. Là, la question de l'autre s'impose d'une façon plus radicale.

Déjà parler d'un col est fortement évocateur puisque ce terme ramène à « cou » mais aussi, de façon dérivée, à collet et même au verbe se coller, ce qui en dit déjà long sur la nature du rapport à l'autre dont répond le papillomavirus. Il s'agit bien d'un col dangereux car cette

fois, il s'agit du tout autre puisque nous sommes dans la région sexuelle. Ici, la vérité nous atteint de plein fouet. Le sexe qui étymologiquement renvoie définitivement à *secare*, couper, trancher impose une limite radicale au processus d'altérité : je dois me poser humblement comme limité par le rapport à l'autre.

Je peux aller vers l'autre, le rencontrer comme lieu d'échange d'une vérité mais je ne peux devenir l'autre qui doit rester autre justement pour que la vérité continue de pouvoir se dire.

La différenciation sexuelle joue à plein sa dynamique de vérité.

Ce virus, tentative d'abolir encore une fois cette altérité, est donc essentiel dans l'histoire de l'évolution nous ramenant à la question sexuelle et son éternel enjeu d'une vérité qui ne peut être atteinte que par le maintien d'une différence où se glisse la parole. Ceci nous amènerait à méditer sur le fait que la parole est toujours déjà à l'autre mais il faudrait dire au grand Autre, la limite des limites.

Cela nous amène bien sûr pour terminer à dire deux mots sur le virus du Sida qui, vous le savez, attaque le système immunitaire de l'homme.

Nous touchons là aux frontières identitaires, être ou ne pas être. Comment ne pas revenir sur la question de la limite absolue de tout savoir, ce que nous avons précédemment nommé le grand Autre comme limite des limites. Au nom de qui ou de quoi une vérité **peut-t-elle** être dite.

Auquel cas le virus du Sida ne serait-il pas le retour du grand Inquisiteur reposant sans fin la question de toute légitimité.

Je ne m'étendrai pas plus loin sur cette délicate question et vous renvoie éventuellement au « Décalogue » de Kieslowski.

La psychanalyse a dégagé les bases de la construction d'un sujet en la rapportant à la dimension de l'autre comme limite qui fait structure. Nous sommes donc passés d'un virus fortement évocateur du problème du narcissisme à un virus de l'extrême opposé évocateur du grand Autre en passant par des virus intervenant de façon plus particulière dans la relation à l'autre. Il serait évidemment passionnant de poser un diagnostic nuancé sur chaque virus et son effet de structure, cela reste un champ ouvert au travail au cœur de la psychanalyse anthropologique.

L'idée générale qui surgit de ce travail donnerait aux virus le rôle de gardien de l'histoire du sujet, en tant qu'il met en scène de manière symptomatique ses esquives. Cette idée a quelque chose de révolutionnaire, mais peut être acceptée, si l'on considère que le sujet est toujours en crise, en évolution perpétuelle et jamais complètement déterminé. Il devient ainsi possible de rapprocher le virus du concept de grand Autre, le virus serait en quelque sorte un émissaire privilégié du grand Autre et en déclinerait les multiples variantes de sens.

Certes, les virus peuvent aller jusqu'à provoquer la mort en leurrant le sujet qui les produit, ces virus, pour esquiver la mort hégélienne - la mort de ce qui doit être mis à mort pour accéder à la vie - mais comme le démontrait Platon, la mort des hommes est aussi le garant de leur immortalité. Peut-être, la mort vient-t-elle à la conscience angoissée comme une limite absolue suscitant le questionnement sur le sens de la vie.

Conclusion

Déplacé sur un horizon évolutionniste, le rôle du virus se dévoile positif. Le cas des rétrovirus endogènes illustre de façon remarquable ce phénomène : après une longue période de confrontation entre un virus et son hôte, ce dernier se l'approprie pour se doter de possibilités évolutives inédites. Sous ce regard, il semble possible de faire enfin un lien de cohérence entre l'évolution biologique et celle du sujet selon les principes d'une anthropologie qui fédérerait les approches scientifique et analytique.

À ce stade, fournir des arguments scientifiques, moléculaires à ce prolongement anthropologique s'impose comme une opportunité inédite pour repenser les bases de développement tout autant rigoureuses que nouvelles d'une biologie dans laquelle fait retour le sujet humain. J'espère avoir contribué à surmonter dialectiquement l'altérité entre les virus et leurs hôtes que nous sommes avec vous aujourd'hui !

Discussion/Débat

René Gandolfi

Je soulignerais ici l'audace de Romain. Penser le virus comme faisant partie de notre évolution, de notre genèse, constitue un véritable renversement épistémologique : le danger viral n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur même du sujet qui le porte. Par ailleurs, Romain a beaucoup insisté sur une figure classique en psychanalyse que l'on appelle « le grand Autre » qui signifie pour chacun le lieu du manque. Ce manque recouvre toutes les grandes questions existentielles auxquelles nous ne pouvons pas répondre comme par exemple la question du « qui suis-je ». Aucune réponse n'est satisfaisante et l'homme est sans cesse amené à réinventer sa vie à partir de ce manque fondateur.

Le grand Autre est donc le lieu du questionnement. Jusqu'à une période récente ce grand Autre a pris la figure de Dieu. Progressivement, l'homme s'est émancipé de cette figure et les maladies ne sont plus à ce jour une punition providentielle. Dans ce cadre, le virus a incontestablement partie liée avec la figure de cet Autre. Il apparaît comme un élément structurel de la genèse – *parmi des myriades d'autres il est vrai* - jouant un rôle dans la construction de notre unité psychique, une unité jamais totalement acquise et donc sans cesse mise à l'épreuve aux cours de crises profondes. Pour comprendre ce rôle du virus, il est donc important d'appréhender le sujet dans son histoire, une histoire qu'il construit au fil du temps et qui est toujours ouverte sur le monde. Ainsi, le virus nous ramène sans cesse à ce passé qu'il réactualise en nous, provoquant des crises de dépassement directement liées à notre unité psychique. C'est là où la figure de l'Autre met en question cette unité fragile toujours en train de se singulariser et de chercher sa cohérence.

Question :

Comment interpréter le cancer de la mâchoire dont a souffert Freud de 1924 à sa mort en 1939 ?

Romain Parent

À ce stade, seule une tentative de réponse est possible. Le parcours entier de Freud s'est structuré autour d'une idée fondatrice et de sa diffusion insistante et tenace dans le monde. Freud était connu pour son caractère paranoïde – notion différente de celle de paranoïa en psychanalyse. Une symbolique intuitive de la mâchoire, nous mène facilement au ressenti que cette mâchoire a pour rôle de venir s'imposer au réel, de contraindre le réel à une nouvelle forme après sa morsure. On peut donc conjecturer que le cancer de cette mâchoire vient symboliser l'investissement de la fonction maxillaire par l'imaginaire de Freud et confère à cet organe phonatoire un statut par-delà la mort d'une parole venue par ailleurs s'incarner sous une forme tumorale. Freud a dévoué sa vie à la quête de l'inconscient, du grand Autre contenu dans les rêves, qui ne peuvent être que parlés. Il aurait donc appelé ce grand Autre de manière si totale que le « rêve » de la tumeur (croître) se serait déployé au lieu même de sa propre parole.

René Gandolfi

L'aventure freudienne est un moment fort qui entraîne une crise de la science. Au départ Freud est d'ailleurs un pur scientifique, puis il inverse les processus en s'intéressant justement au manque fondateur de la psyché. Il constate que le sujet de la science, le sujet du savoir n'est pas si facile à appréhender et réalise que ce manque originel, le grand Autre, peut se situer dans l'inconscient. En tant que juif, Freud tue Dieu et déplace le questionnement métaphysique dans l'inconscient. Il cherche ainsi une vérité qui va notamment parler au travers des rêves et l'on sait la place prépondérante que Freud réservait aux rêves. Il découvre que le sujet se structure autour d'un trauma lié à ce manque primordial et va partir à la recherche de cette parole perdue. Cette théorie du trauma va ensuite laisser la place à des théories plus subtiles laissant entendre que la vérité nous échappe sans cesse. Ce défi lancé au grand Autre et cet aspect prophétique peuvent ainsi expliquer cette pathologie de la mâchoire. Mais le plus important à retenir de ce parcours exceptionnel est que la vérité est une quête qui passe notamment par la rencontre avec les autres.

Question

Dans la lecture des différents virus proposés, y en a-t-il un qui soit plus directement lié à la figure du grand Autre ?

Romain Parent

Tous les virus sont liés à cette figure, mais on pense évidemment aux virus carcinogènes qui nous interpellent sur la mise en scène de ce que Freud appelait les « cellules narcissiques ». L'importance actuelle de ces virus permet de penser qu'il y a là une crise du sujet que la lutte contre le cancer permettra sans doute de dépasser. Mais il s'agit là d'une question difficile qui mérite d'être abordée avec précaution.

Question

Si le virus convoque le sujet dans sa dialectique avec le monde, que signifient les nouveaux virus ? L'infection par le virus du SIDA par exemple, implique-t-elle une évolution profonde de la sexualité, pour quelles fins ?

Romain Parent

Vraisemblablement pour agir à la lumière de ce que les phénomènes biologiques et moléculaires ont à nous dire. Il est important d'interpréter ces phénomènes biologiques dans leur forme et dans la mise en scène qu'ils proposent au patient notamment le défi de son unité et donc dans sa quête de vérité. Bien sûr, il ne s'agit pas de remplacer ici un travail d'interrogation historique du patient sur des bases sémiologiques et psychanalytiques classiques, mais de donner un socle d'interprétation plus large à ces investigations.

Le virus du SIDA provoque un effondrement de la constance des formes biologiques bornées par le système immunitaire. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que la fonction virale peut, à côté de sa fonction pro-imaginaire pour le tissu qu'il infecte (les lymphocytes pour ce virus), moduler les formes symboliques de manière telle qu'il peut nous apprendre l'inédit sur l'être-aumonde du patient ?

On pourrait, à travers ce nouveau corpus de données cliniques « anthropologisables », penser à l'émergence d'une médecine anthropologique se déployant sur des bases cliniques et analytiques, mais aussi biologiques. Pour aller plus loin dans l'exploration des possibilités évolutives que le virus met à la « disposition » du patient, ceci en soi, et non plus liée à la capacité herméneutique du patient lui-même ou du thérapeute, on peut citer l'exemple du virus de l'hépatite B en Asie. Ce virus infecte plusieurs pourcents de la population asiatique depuis des millénaires. Bien que son pouvoir carcinogène soit établi, 80% des patients

chroniquement infectés ne décèdent pas de cette infection. Il est légitime de penser que ce virus confère des propriétés évolutives spécifiques à cette population.

Linda Gandolfi

La difficulté d'accepter le virus en tant que tel vient du fait qu'il se présente dans un premier temps comme un agent perturbateur de la santé. Il est à l'origine de la maladie et très souvent, il entraîne la mort. La question qui se pose est de savoir comment il agit en tant qu'agent évolutif. Autrement dit, comment lutte-t-on contre ce virus et est-ce que la lutte contre la maladie qu'il propose est une manière d'évoluer ?

Romain Parent

Les trois séquences de réponse d'un individu à une infection virale peuvent être métaphoriquement associés à trois moments de l'évolution de ce même sujet. Ces trois séquences sont liées à l'imaginaire, puis à un compromis entre imaginaire et symbolique puis enfin au symbolique pur, par la castration symbolique.

La castration symbolique est l'acte psychique qui impose au sujet de se départir de ce qui en lui s'oppose à ses nécessités destinales par inféodation au principe de jouissance, lui-même subordonné à l'imaginaire. En quoi ces moments sont issus d'une pédagogie de la castration symbolique que le virus viendrait mettre à notre portée ?

L'inflammation (les fameuses *rougeur, chaleur, douleur*), qui ne considère pas l'étant viral comme un objet à appréhender dans ces caractères subtils mais comme une menace sans figure, en est le premier. La valeur dialectique de cette phase inflammatoire est quasi-nulle, et elle représente la fonction biologique qui intéresse en priorité l'approche allopathique, car assez binaire. Le décours de l'épisode viral « idéal » évolue ensuite vers une réaction plus mesurée, adaptée, prenant en compte les spécificités du virus dans leur diversité : la réponse immunitaire adaptative.

Là, deux possibilités sont envisageables : un premier type de réaction immunitaire ne visant qu'à inactiver les virus déjà produits, la réponse humorale, via des anticorps et un second visant à détruire les cellules productrices de virus, la réponse cytotoxique. La première, la mise en place d'une immunité humorale ne comprend qu'une composante dialectique partielle. Les anticorps sécrétés par les lymphocytes sont certes issus d'une prise de connaissance extrêmement fine des caractéristiques virales en question, mais l'être du patient représenté ici par l'acteur du système immunitaire impliqué se tient topologiquement à distance du virus et ne reconnaît pas ce qui en lui *produit* le virus. L'efficacité clinique de cette réponse est faible en virologie. La seconde, la réponse cytotoxique, la plus efficace, implique une destruction des cellules infectées par le virus, issue d'un contact direct entre la cellule immune et la cellule infectée. Elle met biologiquement en œuvre le concept freudien de castration symbolique : mettre à mort cette partie de notre soi produisant ce voile imaginaire viral est nécessaire pour retrouver l'accès à ce qui provient d'un au-delà de cet imaginaire, du réel.

De manière intéressante, cette réponse cytotoxique est aussi un préalable à la mise en place d'une réponse humorale qui empêchera une ré-in-formation par la même espèce virale, et un dépassement de ce type de pathologie par le sujet. On peut l'interpréter au niveau anthropologique comme une occasion de se départir de la partie de nous-même trop encline à l'en-soi pour soi – rappelons-nous de l'aspect circulaire de la fonction virale, moment incontournable de l'évolution du sujet occidental. On le voit ici, si le sujet ne s'impose pas une castration temporaire par le développement d'une réponse immune cellulaire, la mise en scène biologique de la composante imaginaire de sa psyché n'en sera que confortée à long terme.

Question

Pouvez-vous préciser la notion d'*appel* que vous avez introduite dans votre exposé ?

Romain Parent

La notion d'appel correspond à la fonction psychique qui convoque l'objet médiateur de la nécessité destinale du sujet. Je peux être le prêtre qui en appelle à la présence réelle de Dieu pendant la messe. Je peux être l'enfant qui appelle l'objet du désir absolu, la mère. Et enfin, je peux être, je dois être, l'adulte qui appelle l'autre comme seul chemin d'advenue à ce qu'il est. On peut dire plus légèrement que la science médicale telle que nous en faisons la critique ici est celle qui appelle plus qu'elle n'appelle. En effet, son activité tomiste analytique, au sens où elle tente de rejoindre l'essence de l'objet en accédant à ses parties élémentaires lui fait rater l'objet par incapacité à l'appeler en plénitude.

Question

Que penser des vaccins à la suite de cet exposé ?

Romain Parent

Les vaccins sont incontestablement un des facteurs majeurs qui ont contribué à l'augmentation du confort de notre société. Néanmoins, le concept même de vaccination est indissociable d'une profonde et violente provocation du système immunitaire, puis de son arraisonnement et de sa déformation du fait de la tension induite par l'irruption d'une forme biologique unique et massive dans le milieu intérieur. Si, comme René Gandolfi et moi-même l'avons amené lors de travaux précédents⁹, la permanence du moi est liée à sa constante remise en cause et capacité à dialoguer avec des formes externes, il est plus que probable que la vaccination provoquera une unilatéralisation des possibilités dialectiques du moi dans le champ biologique. L'Afrique connaît des problèmes sanitaires permanents et bien antérieurs à l'irruption des vaccins dans l'arsenal thérapeutique. La tradition africaine qui assigne à la parole de l'ancien, de celui qui fait *a priori* autorité, une pertinence absolue, n'est pas sans lien avec l'extrême perméabilité du système immunitaire des peuples de ce continent. Néanmoins, la diversité dialectique qui leur est imposée dans le champ biologique est tout autant à l'origine de leur capacité à vivre normalement dans un contexte fréquent de polyparasitisme. Bien qu'il ne soit pas au tout premier coup d'œil ouvertement dangereux de restreindre les possibilités dialectiques de ce moi en biologie, une vision intégrée de l'homme qui est celle que nous défendons ici ne peut exclure le fait que ces approches purement prophylactiques et de plus en plus souvent mues par l'hygiénisme et la crainte de la figure de l'autre ne soient sans conséquences.

René Gandolfi

La résistance immunitaire se construit en fonction de la relation à l'Autre. C'est une question de résistance. La première parole de vérité pour tout être est celle de la mère qui nous met au monde. C'est elle qui est supposée détenir le savoir. Une parole qui est transférée par la suite au clan, à la famille, à la société qui font autorité. Cette parole va être altérée par la rencontre avec des paroles différentes, celles des autres (autres clans, autres familles, autres

⁹ Consulter le site de l'EAP sous les liens suivants :

http://www.pragmatique.net/index.php?option=com_flexicontent&view=items&cid=21&id=12&Itemid=19 (René Gandolfi)

http://www.pragmatique.net/index.php?option=com_flexicontent&view=items&cid=21&id=57&Itemid=19 (Romain Parent)

traditions...). Le jeu existentiel oscille donc sans arrêt entre l'espoir d'un lieu où tout le monde aurait la même parole et une guerre de tous contre tous. Par conséquent, dans ce va et vient, l'important est que la parole nous revienne comme critique de notre position dans la quête de la vérité. C'est dans cet espace de questionnement que le virus vient s'introduire.

Dans les civilisations où il n'y a encore qu'une parole comme dans certaines tribus africaines, nous constatons que les épidémies font des ravages. La résistance à l'altérité est quasiment nulle car les processus d'individualisation n'ont pas encore commencé. La lutte contre les virus fait partie de la mise en place de la résistance à « la contamination de l'Autre » pourrait-on dire. Nous voyons que le virus de la rougeole, par exemple, qui est terriblement mortel en Afrique de l'Ouest devient en France une simple étape de résistance à la puissance maternelle. Tant que nous ne prenons pas en compte ce champ dialectique, nous ne pouvons pas comprendre la contradiction que représente les vaccinations. Nous nous contentons de constater que les virus sont de plus en plus virulents et contournent les vaccinations. On ne peut pas réfléchir le sens des virus sans considération de la genèse du sujet et de son niveau d'individualisation qui nous permettent d'évaluer notre niveau de résistance. Comme l'a bien montré Romain, le virus apparaît comme le messager du grand Autre nous rappelant que le sujet est avant tout en marche sur le chemin de l'évolution de la conscience.

Le toucher et la limite

Par Catherine-Sophie Dubois Pinoteau

L'objet de cette présentation est de montrer quels sont les liens du toucher avec la notion de limite et comment ils sont vécus par l'être humain.

De tous nos sens, le toucher peut-être considéré comme le sens de la limite. En effet, il intéresse en premier lieu notre enveloppe corporelle, lieu d'ancrage de notre incarnation. Mais au-delà du contact tactile, le sens du toucher résume à lui seul le concept de limite qui concerne, à des degrés divers, tous les autres sens. Dans le langage courant, les expressions associées au mot « toucher » révèlent ces dimensions. En effet, avec les variantes sensibles qui les accompagnent, nous pouvons dire que nous sommes touchés par une lecture (toucher de l'œil), une musique (toucher de l'oreille), un parfum (toucher du nez), un goût (toucher de la bouche) ou encore un geste (toucher proprement dit).

Étymologiquement, la limite concerne la détermination d'un domaine ou sépare deux domaines ; elle a donc une fonction de délimitation qui rejoint celle de seuil. Cette notion de seuil nous renvoie, dans un sens plus figuré, à l'ordre éthique de l'interdit. C'est donc essentiellement par une certaine extension du concept de limite que nous allons approcher le sens du toucher afin d'évaluer sa dimension éthique et d'appréhender sa valeur existentielle.

Dans cette perspective, le toucher sera d'abord mis en relation avec la construction de l'unité psychique et la concrétisation de la frontière du sujet avec l'extérieur. Puis, de façon plus large, nous envisagerons le toucher comme phénomène impliqué dans toute structure relationnelle et dans le positionnement des limites par rapport aux autres et au monde. Enfin, nous évoquerons la venue du monde virtuel qui questionne sur le recul des limites et nous lance de nouveaux défis existentiels.

Le toucher, élément de la construction psychique par la limite

La relation de l'homme au monde repose sur une activité intense qui s'accompagne d'une évaluation sensorielle quasi permanente. La richesse de ces processus est à la base de la construction psychique et le problème philosophique a toujours été d'en comprendre l'unité.

Pour approcher cette unité du divers sensible, il faut revenir au tout début de la vie fœtale, vers la huitième semaine de gestation. La peau, organe du toucher, présente une filiation étroite avec le système nerveux. En effet, elle provient du même feuillet embryologique et peut donc être considérée comme une pure extension sensorielle du tissu nerveux. Pour le psychanalyste Didier Anzieu, auteur du livre « le Moi peau »¹⁰, la peau, enveloppe physique qui marque la limite du corps, détermine et initialise l'unité de la vie intérieure.

Au quatrième mois de la vie intra-utérine, le fœtus est protégé par sa peau, la membrane placentaire, la paroi utérine et bien sûr, le corps de la mère. Ces diverses enveloppes font autant fonction de limites que de lieux d'échanges et permettent au fœtus de communiquer, d'une certaine manière, avec le monde. Par exemple, il peut percevoir le toucher des mains posées sur le ventre de sa mère et réagir. Cette possibilité a été largement exploitée par l'haptonomie.

Ainsi, à la naissance et jusqu'au troisième mois, le nourrisson n'a pas encore pu prendre conscience des limites de son corps. À ce stade, l'usage de la main est présent, mais sa préhension n'est pas établie ; elle est en grande partie réflexe et son sens tactile diffus lui transmet plutôt des impressions globales à travers la peau.

Dans ce début de vie, le nourrisson a une relation fusionnelle avec la mère grâce essentiellement à cette hyper sensorialité diffuse de tout son corps. Rappelons que les autres

¹⁰ Didier Anzieu, *Le moi peau*, ed Dunod, 1995

sens jouent bien évidemment un rôle important dans cette première relation, surtout l'odorat, mais le contact direct par la peau demeure fondamental.

Peu à peu, par son toucher incessant, la mère va imprimer les limites du corps du nourrisson et l'aider à prendre conscience du fait qu'il est indépendant d'elle. Dans ce processus de séparation, le toucher permet au bébé de prendre sa distance, de clarifier la limite entre le dedans et le dehors et ainsi de s'approprier son espace intérieur.

Le stade du miroir, généralement situé autour du neuvième mois, marque enfin la possibilité pour l'enfant de se voir et de se reconnaître comme une unité corporelle séparée du corps de la mère. La conquête de cette unité spéculaire date le début de l'unité psychique. Le toucher externe se double d'un toucher sensible interne qui va organiser cet embryon de vie psychique, jusque-là dominé par un monde de sensations diffuses et diverses.

Désormais, la peau se présente comme une surface de contention séparant le monde intérieur et le monde extérieur. Par là même, elle devient le lieu représentatif de l'acquisition des premières possibilités de relation dialectique de l'homme au monde. Le concept de limite s'avère donc plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, la peau dans sa maturation sensorielle va refléter tout au long de la vie la qualité et le contenu de cette relation dialectique au monde qui permettra une réévaluation permanente de la construction intérieure. C'est la raison pour laquelle les pathologies infantiles — comme la rougeole ou la rubéole — présentent des manifestations cutanées plus ou moins importantes : on peut dire qu'elles accompagnent les remaniements structurels de la vie intérieure¹¹ de l'être.

En grandissant, la sensorialité de la peau de l'enfant se modifie en développant fortement les possibilités tactiles des mains. Dès le seizième mois, l'enfant accède à une sensibilité orientée, distincte et active. L'exploration à l'aide des mains s'intensifie, il touche à tout. Il inaugure un stade que l'on pourrait nommer de constructiviste pendant lequel il se confronte à la résistance et aux contours limitant de la réalité dans laquelle il évolue. Cette puissance sensorielle de la main expérimentant le monde et menant le sensible à la frontière de l'intelligible permet l'acquisition d'un savoir sur le monde et sur soi-même. Nous en avons une première représentation à travers les dessins d'enfant : dès l'âge de trois ans, le corps est représenté comme un cercle centré par un point. Il s'agit là d'une projection de la perception d'un espace intérieur comme d'une unité fermée sur elle-même et autoréflexive. La peau a donc bien joué un rôle limitant et unificateur en favorisant la création d'un monde intérieur dont le sujet prend progressivement conscience.

Parallèlement à l'acquisition d'une unité psychique que la psychologie nommera le « Moi », l'enfant s'approprie le langage. Ce passage à un « dire » permettra une continuité entre la relation purement tactile et sensible à une relation par la parole. Le toucher intérieur peut alors s'exprimer grâce au langage.

In fine, on peut dire, que la vie psychique s'enracine dans l'expérience corporelle. Quel que soit le niveau dialectique mis en jeu entre le monde intérieur et le monde extérieur, il y a toujours un retour sur le corps et le Moi dans leur unité de cohésion et de cohérence. Tout au long de la vie, la peau actualise cette première mise en place d'une unité et témoigne des difficultés à la conserver. Nous avons vu l'importance des manifestations cutanées lors des pathologies infantiles, mais il ne faut pas oublier la fréquence des eczémas signalant la mise en difficulté du Moi. L'acné de l'adolescence montre aussi la souffrance des premières grandes confrontations du Moi avec les autres Moi.

Ici, nous pouvons établir un lien entre la manière dont un enfant aura été touché et son équilibre psychique futur. Il semble en effet logique de penser que les personnes n'ayant pas reçu une attention affective soutenue dans l'enfance avec son lot de caresses auront une

¹¹ Voir conférences de Linda Gandolfi (1) et de René Gandolfi (2) : « Les pathologies infantiles » site www.pragmatique.net, rubriques : Chroniques médicales

dialectique plus tendue et prudente avec le monde. Cette expérience du toucher doit être appropriée et dosée. Nous ne soulignerons jamais assez son importance pour la mise en place des processus de différenciation et pour l'acceptation des limites nécessaires à l'unité de l'homme.

La limite du touchant-touché

Nous avons vu que si le toucher a un rôle primordial dans l'enfance pour la fondation de l'unité psychique de l'individu, il continue à avoir un rôle significatif tout le long de la vie d'adulte dans le développement de la relation aux autres et au monde. En effet, à partir de ce premier noyau « moïque », le sens du toucher va se déplacer et subir des métamorphoses pour une construction plus élaborée des sentiments et des pensées. Nous avons commencé à comprendre que la peau est hautement réceptive au monde extérieur comme tout organe sensoriel, mais elle sert aussi à contenir l'unité du Moi et surtout à créer et à protéger une intériorité. Elle fonctionne par conséquent comme un filtre ; un filtre essentiellement interne au service du Moi. En ce sens, on peut dire que c'est une « limite incluante » qui permet l'empreinte de l'éprouvé sensoriel sur le Moi et qui retient l'univers sensible dans l'intériorité. Le toucher devient alors le référent auquel sont ramenées les données sensibles. À ce titre, le toucher est un toucher intérieur qui s'alimente à partir de diverses expériences avec le monde mais dont le rôle principal sera d'inclure et de ramener à un centre, comme le laisse entendre le dessin du « cercle centré » de l'enfant de trois ans.

Cette tendance centripète du sens du toucher a donc une fonction de rassemblement en un lieu où peut s'effectuer la métabolisation de la relation au monde. Le toucher permet par conséquent d'accorder harmoniquement le monde intérieur au monde extérieur et ainsi, par son aspect sélectif, de protéger le Moi de fortes perturbations. Ceci explique que, dans diverses civilisations, le toucher a été relié au cœur, organe central de l'unité du ressenti et de l'harmonie des émotions. Pour n'évoquer que la médecine chinoise, il existe un point d'acupuncture d'importance majeure, nommé « Maître du cœur », qui se trouve dans le creux de la main, organe effectif du toucher.

En Occident, la formule du « cœur sur la main » pour parler d'une personne généreuse est également significative de ses liens entre le toucher et le cœur. Nous pouvons conclure en reprenant la métaphore du « toucher du cœur » qui exprime bien cette vertu de rassembler le sensible en un lieu idéal où il peut mettre en résonance le Moi et le monde.

Il convient de noter par ailleurs qu'au-delà des acquis éducatifs, chacun d'entre nous possède un toucher particulier. Pourquoi telle personne est touchée par la musique classique alors qu'une autre sera enthousiasmée par du jazz ? De même, une personne sera touchée par l'art figuratif et ne ressentira rien devant un tableau abstrait. Si le Moi ne varie pas en tant que référence de base, il peut s'enrichir et déployer ses propres harmoniques. Grâce à une diversité d'expériences, il est possible de faire évoluer son toucher sensible permettant cette différenciation du Moi. La manière de toucher et d'être touché, la façon d'habiter nos attitudes corporelles et nos paroles, participent à cette évolution.

Plus, on fait évoluer cette limite touché-touchant par la conscience qu'on en a, plus on investit loin le monde, plus il y aura retour et approfondissement de son sentiment d'intériorité. Il y aura alors l'impression d'un espace intérieur sans limite d'où pourra émerger une différenciation de plus en plus nette du sujet.

C'est donc une compréhension consciente fortement développée à être touché et à toucher sensiblement qui permettra d'accéder à de nouveaux espaces d'échanges et même d'accéder à une certaine universalité. Car toucher et être affecté par l'autre, c'est reconnaître des points communs, un « pareil ». On peut dire que lors du toucher sensible, il y a un instant de proximité qui nous donne à voir un échantillon d'humanité. À chacun donc de dessiner la

carte de sa propre réceptivité pour dépasser ses limites, progresser et affiner sa relation au monde. L'intériorité est donc un espace intérieur singulier, capable d'être modulé à l'infini par la confrontation avec l'extériorité. C'est une dynamique centripète qui alors permet une relation proximale du Moi et du monde dans un rapport d'affinité idéal. Cependant, cette ouverture du sujet et cette réceptivité doivent être, plus que jamais, comprises et maîtrisées. En effet, avec l'accroissement des interactions avec des agents virtuels, il sera d'autant plus important de s'approprier le dialogue d'aller-retour du toucher sensible et de son rôle d'harmonisation pour positionner les limites avec l'extérieur, avec les autres, réels ou virtuels, en tant que soi-même centre intérieur singulier de l'expérience.

L'Homme dans sa liberté d'évolution

Nous avons vu le toucher élément de la construction de l'unité psychique de l'individu et le toucher comme extension des possibilités relationnelles de l'homme au monde. Nous avons évoqué la liberté de l'individu à varier à l'infini ses propres chants/champs intérieurs en développant son toucher sensible. Mais cette liberté d'évoluer dépend aussi de l'environnement de vie. En effet, selon les civilisations, les expressions du toucher sensible présentent de profondes différences. Et d'ailleurs, qu'en sera-t-il dans notre nouvelle « civilisation virtuelle » ?

Si les règles du toucher semblent être codifiées par les sociétés, en fait, elles dépendent de la notion métaphysique de l'être et des différentes conceptions d'accès à la réalité qui sous-tendent ces cultures. Par exemple, dans des sociétés dites primitives, la réalité est à l'intérieur des êtres et des choses, favorisant plutôt les sens audio-tactiles avec une frontière entre intérieur et extérieur assez floue. On reste dans une relation matricielle où les lignes de différenciation sont moins marquées. Dans la civilisation occidentale, l'objet est appréhendé comme quelque chose en dehors de soi ; la limite dedans/dehors est distincte. Ainsi, la réalité est alors approchée par une démarche volontariste favorisant plutôt la parole, le visuel et l'arrondissement du réel. Le toucher aura alors pour rôle la spatialisation de la limite entre extérieur et intérieur.

Actuellement, l'Occident se trouve dans une situation contrastée. D'un côté, le toucher tactile direct est dévalorisé ne permettant plus à l'homme d'habiter son corps d'où la « sensation de mal-être ». Le toucher est en effet sur-sollicité par la vision et l'ouïe associées à l'utilisation de la télévision, du cinéma, des ordinateurs et des téléphones mobiles. D'un autre côté, il y a la nostalgie des contacts tactiles de proximité avec l'autre et un désir de retrouver une unité perdue entre le corps et l'esprit. Ceci explique actuellement l'engouement pour les massages, et les exercices corporels orientaux. Or, il n'est pas indifférent de vivre à l'époque des mondes virtuels qui nous proposent une autre expérience du « réel » ; car nous parlons bien de réalité virtuelle que l'on peut pénétrer, explorer et même palper. Le corps n'y est plus un récepteur passif et immobile comme devant une télévision, il a un rôle actif et moteur participant et interagissant dans cette réalité virtuelle. Quels seront donc les impacts sur le toucher sensible, sur le système limitant qui permet la confrontation au réel, sur ce processus d'aller-retour pour la construction et l'évolution du « Moi » ? Ceci nous oblige à repenser la notion d'espace temporel, de distance et à revoir notre rapport avec la matière et le corps.

Le lieu virtuel n'a pas obligation de cohérence spatiale ou temporelle ; l'espace devient un lieu sans limite dans lequel il est difficile de distinguer les frontières. Conditionné par l'expérience des acteurs, cet espace est dynamique et se recompose en permanence. Les sens y sont déplacés, simulés ou même délocalisés. Quel effet de sentir l'objet que votre avatar numérique touche ! L'espace n'est plus alors une réalité substantielle et le corps spectateur-acteur est en hybridation, en temps réel, avec l'espace temporel virtuel. Or, nous avons vu combien, le corps et l'espace temporel sont des conditions de la relation du sujet au monde. De même, nous avons vu à quel point il est important pour l'homme de se mettre plus ou

moins à distance des choses pour développer son intériorité, éviter la confusion et ainsi développer sa conscience. La frontière entre soi et le monde virtuel devient floue et fluide et il n'y a plus de rapport d'opposition. Il n'y a plus de résistance limitante pour dialectiser.

Il est difficile d'imaginer les impacts sur l'évolution du sujet et quelles seront les nouvelles perspectives qu'apportera cet environnement virtuel. On peut penser que le monde virtuel présente des risques et peut faire des ravages tout particulièrement sur les enfants, les adolescents ou les personnes fragiles dont l'unité psychique n'est pas consolidée. En effet les expériences virtuelles peuvent conduire à l'addiction et l'aliénation à un monde d'illusions, provoquant des états dissociatifs entre un corps qui n'est plus référent et l'esprit affranchi du lieu physique. Cette possibilité de perte de contact avec la réalité ou de conflit entre le Moi et la réalité peut conduire à des dysfonctionnements de la personnalité allant jusqu'à un repli autistique que l'on retrouve chez les « drogués » des jeux vidéo. Cependant, il est indéniable que le monde virtuel ouvre aussi de nouvelles potentialités. Il permet d'inventer des nouveaux corps, d'accéder à de nouveaux mondes pour y vivre et y apprendre. N'est-il pas possible d'imaginer que l'homme trouve alors un nouveau mode de relation au monde, un monde libéré des limitations de la matière ? Le Moi n'est-il pas lui-même un lieu virtuel, un lieu idéal ? On s'est aperçu que le processus d'identification à son avatar conduit souvent à des changements de comportements dans le monde réel. Si le virtuel peut-être dangereux en cas de dissociation psychique, il peut aussi être utilisé par le sujet pour expérimenter de nouvelles situations et ainsi se préparer à la confrontation avec le monde réel. D'ailleurs l'utilisation dans le champ thérapeutique a commencé, pour les pathologies des tics, les phobies ou le sevrage de tabac.

Nous faisons ainsi face à un recul des limites et à un nouveau toucher qui permet au sujet d'accéder et expérimenter les possibles dans ces réalités virtuelles pour les actualiser et les ramener au monde réel. Ainsi, le sujet sera amené à faire des allers-retours entre les deux mondes passant d'un monde virtuel fluide, mouvant, se pliant à sa volonté, vers un monde réel de matière, résistant au changement. Ces passages et la dialectique qui va alors s'instaurer devraient ouvrir à de nouvelles expériences du toucher et des limites. Se pose alors la question de la capacité du toucher à investir ces deux réalités pour permettre le maintien de l'unité psychique et le processus d'intériorisation. Jusqu'à quel point la réalité actuelle va-t-elle être transformée ? Pour quel « Moi » ?... Nous sommes ici à la limite de nouvelles contrées....

Discussion/Débat

René Gandolfi

Par son origine ectodermique, le toucher est lié à ce premier moment immunitaire au cours duquel la psyché se replie sur elle-même en vue de trouver ses fondements. Comme l'a expliqué Catherine-Sophie, le toucher est un véritable fil conducteur des difficultés à construire cette unité psychique fondamentale à notre équilibre. Une unité aujourd'hui éprouvée par une société qui ne porte pas cette construction, mais qui a tendance à la détruire. Nous voyons qu'il n'y a pas que les virus qui mettent en crise l'unité du sujet.

Question

Nous avons constaté dans les télécommunications que les personnes qui communiquent le plus en utilisant les outils de téléphonie actuels (internet, téléphones mobiles...) sont ceux qui ont le plus de contacts physiques réels. J'ai moi-même pu constater que les enfants, grands utilisateurs de jeux vidéo, se rencontraient aussi régulièrement. Ce phénomène est-il généralisable ?

Catherine-Sophie Dubois Pinoteau

Le virtuel présente à la fois des risques d'isolement mais aussi des potentialités. Les personnes qui ont une unité psychique assise et construite passeront du monde virtuel au monde physique sans difficulté. Elles profiteront de l'expérimentation des possibles dans l'espace virtuel avant de se confronter à la résistance de la réalité. Il est effectivement envisageable que le virtuel favorise les échanges réels. Néanmoins, si l'unité de la personne est faible ou si l'unité est mise en danger lors d'une phase de vie difficile, la tendance sera de se replier sur soi-même, de fuir dans le monde virtuel et d'éviter la confrontation avec la réalité physique.

René Gandolfi

Il ne faut pas oublier que la psyché c'est-à-dire cette possibilité pour l'homme d'intérioriser un espace temporel a pris des centaines de milliers d'années pour se construire ; la notion d'espace-temps a subi des variations très lentes. Actuellement, on parle d'un nouvel espace entièrement virtuel, un cyberspace qui se présente à nous de deux manières :

- soit le virtuel propose la possibilité d'une stimulation directe des réseaux neuronaux qui renvoie à une toute puissance et à la possibilité d'inventer n'importe quelle réalité comme on le voit dans les films de science fiction. Le danger est alors de passer sur un virtuel total sachant que les réseaux neuronaux susceptibles de représenter le Moi possèdent eux-mêmes une structure fictive.

- soit le virtuel se présente comme une structure extérieure qui autorise de nombreuses découvertes accélérant les processus de connaissance. Se pose alors le problème de leur rapatriement et de leur utilisation par le sujet. En effet, la question centrale qui se pose aux neurosciences est aujourd'hui le problème du corps. Nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir une unité psychique sans une unité corporelle. Or, un excès de virtuel « dé-corporalise » et provoque des dissociations dans le corps. Des récentes recherches effectuées en neurologie sur des enfants de 18 ans présentant des addictions aux jeux vidéo, a montré une dégénérescence de certaines régions de leur cerveau. Il nous faut par conséquent insister sur le rôle de garant joué par le corps.

On peut imaginer que la pathologie peut-être le seul moyen de revenir au réel physique et d'éviter de s'égarer face à la puissance de cette imagination et de ces possibilités offertes par le virtuel. Serons-nous à la hauteur, pour conserver notre unité face à la pénétration de ces nouvelles limites qui nous touchent actuellement partout ? Avons-nous assez construit notre unité psychique pour pouvoir dépasser ces limites du virtuel ? L'avenir nous le dira, mais nous pouvons d'ores et déjà comprendre les enjeux dans la construction de l'unité psychique.

Dans le domaine de la génétique par exemple, notre connaissance du génome permet d'aller très loin dans la compréhension du criblage génétique. Nous sommes vraiment à la frontière d'un nouveau monde offrant des possibilités infinies. Jusqu'à présent, on a maintenu un veto éthique qui interdit certaines manipulations, mais on peut penser que sous la poussée des généticiens, il sera difficile de résister à cette tentation. L'utilisation des cellules souches par exemple, pourra permettre à plus ou moins long terme de contrôler les maladies génétiques. Mais sommes-nous à la hauteur d'une telle pénétration de ces limites ? Quels enjeux moraux et éthiques y a-t-il derrière cette possibilité ?

Question

Par rapport à l'allongement de la période d'adolescence que l'on constate aujourd'hui, est-ce que le virtuel a un impact sur les comportements organiques ? Permet-il d'accentuer et de prolonger cette période d'adolescence ?

Catherine-Sophie Dubois Pinoteau

Avec les jeux virtuels, on peut penser que la confrontation au réel et l'entrée dans le monde adulte est d'autant repoussée, sans compter l'effet de jouissance qui maintient les utilisateurs dans l'illusion. Les comportements de la personne vivant dans le monde virtuel sont forcément influencés par les jeux utilisés. Il y a nécessité pour l'adolescent de séparer ce qui est réel de l'illusion d'autant que la construction de l'unité psychique est mise à mal pendant l'adolescence. Mais c'est aussi de cette confrontation à cette difficulté supplémentaire que le Moi se trouvera renforcé.

René Gandolfi

Il est difficile de savoir quelle forme vont prendre les rapports humains. On ne peut nier qu'il existe un risque de déconstruction en profondeur aussi bien dans le domaine des relations sociales que dans le domaine biologique. Une forme d'anarchie peut sans doute apparaître. S'il n'y a pas de système relationnel structurel, il n'y a pas positionnement dans le monde ; d'une certaine manière tout devient aléatoire.

Les chercheurs en neurosciences voient notre cerveau comme le produit d'un réseau neuronal et pour eux notre histoire demeure totalement aléatoire. Cette approche peut facilement être infirmée : prenons l'exemple des traumatismes avec des lésions cérébrales non mortelles. Grâce à la plasticité du cerveau, il est fréquent de voir ces malades récupérer leurs facultés mentales. Il a été alors remarqué que ces patients pouvaient avoir un comportement très différent de celui qu'ils avaient avant l'accident. Ceci nous conforte dans l'idée que notre Moi n'est donc qu'une construction qui peut se déconstruire et que l'on peut reconstruire avec une nouvelle forme de personnalité. Ce qui pourrait signifier que notre Moi lui-même serait en partie virtuel bien qu'il soit difficile de s'en rendre compte soi-même.

Cela remet en question la manière dont nous appréhendons les processus structurels. Ces personnes traumatisées vont se reconstruire sur d'autres possibilités existentielles et vont remodeler la plasticité cérébrale mais ceci se fera en rapport avec des universaux car on ne se construit que par rapport à une altérité. Ainsi, on peut supposer qu'une personne immergée dans le monde virtuel avec d'autres formes existentielles, reconstruira une autre forme de personnalité qui peut paraître différente mais qui utilisera les mêmes universaux, ceci grâce à sa capacité de plasticité. Le monde virtuel est donc en train de donner des possibilités énormes à cette capacité de plasticité du cerveau.

Catherine-Sophie Dubois Pinoteau

À ceci s'ajoute le fait que les réalités virtuelles sont des créations humaines qui peuvent sous-tendre des intentions cachées.

Marc Guéry

Il est intéressant de noter que dans de nombreux jeux vidéo, les scénarii utilisés sont d'ailleurs tirés des légendes et des mythes. Nous retrouvons bien là des universaux structurants de la psyché.

René Gandolfi

De plus, il est important de comprendre que notre neurologie est étroitement impliquée dans les processus immunitaires. Nous pouvons donc voir à quel point la relation au monde est sollicitée en permanence dans la construction immunitaire et identitaire. Nous pouvons même dire que le principal élément de la construction immunitaire est neurologique et que c'est vraiment le Moi qui est sans arrêt sollicité dans sa propre unité.

Le séisme à Haïti : entre faillite morale et nécessaire responsabilisation

Par Sophie Ronsin

12 janvier 2010, 16 h 50. Une fois encore la terre tremble sur ce territoire grand comme un mouchoir de poche : Haïti, 28 000 kilomètres carrés, 9 millions d'habitants, dont près d'un tiers dans la capitale, Port-au-Prince. Quelques secousses plus tard, plus de 220 000 morts, près de 1,5 million de sans-abri et un chaos généralisé. Puis suivent des jours sans fin de compassion et de solidarité dans le monde entier, une onde de choc d'une magnitude 7,2 sur l'échelle de l'intensité émotionnelle, véritable écho à celle qui a ébranlé le pays.

Depuis, d'autres catastrophes majeures sont survenues : séisme au Chili, incendies en Russie, inondations au Pakistan (plus de 15 millions de personnes touchées et 4,5 millions de sans-abri), sans parler de la récente catastrophe au Japon... Mais, aujourd'hui encore, si l'on nous demandait de ne citer qu'un événement, il s'agirait probablement du tremblement de terre haïtien. Véritablement gravé dans nos mémoires, il y supplante même le tsunami de Noël 2004, qui avait fait pourtant un nombre de victimes quasi équivalent et déclenché un raz-de-marée humanitaire... Alors pourquoi Haïti ? Que s'est-il passé de plus dans cette catastrophe ? Qu'est-elle venue nous montrer et de quoi s'est-elle faite l'écho ? Est-ce de choses que nous ignorions jusqu'alors, ou de choses qui étaient déjà présentes mais que nous ne voulions pas voir ?

Il faut dire que rarement un événement aura provoqué une telle empathie dans les médias, et durant un laps de temps si long. Les journalistes envoyés sur place ont parfois du mal à trouver les mots pour écrire et se succèdent des articles qui plantent des décors terribles et ouvrent volontiers les guillemets, laissant la parole à ceux qui subissent l'événement. Au fil des jours, on peut lire quantité de récits poignants. Ainsi, le 18 janvier, soit six jours après le séisme, on découvre dans deux quotidiens le même drame humain. *Libération* raconte : « Jusqu'à jeudi, Fritzner Decimus a entendu sa femme, coincée sous une énorme dalle de béton effondrée de leur maison, l'appeler à l'aide. Vendredi, plus rien. Samedi, l'attente. (...) Personne n'était encore passé là-haut »¹² et *Le Figaro* reprend : « Fritzner Decimus cherche encore Myrlène, sa femme. "Elle a crié, appelé au secours jusqu'à mercredi. Depuis, on ne l'entend plus. Mais elle peut être encore vivante dessous, veut-il croire. (...) Il faudrait du secours." Les secours passeront samedi matin, presque par hasard »¹³ Le 24 janvier, l'envoyée spéciale du *Monde* se demande, en ouverture de son article : « Quelle scène choisir ? Quel dialogue ? Pour raconter cette ville en état de choc, hébétée et meurtrie, il faudrait tant d'images... »¹⁴ Et, en effet, nous nous souvenons sûrement tous d'images et de récits insupportables, la télé ayant ouvertement donné le ton en termes de charge émotionnelle.

Mais, à la lecture de dizaines et de dizaines d'articles, j'ai fini moi-même par avoir la nausée de toute cette misère, de toute cette mort et de cette gangrène. Je suis allée interroger le reporter de ma rédaction qui avait « couvert Haïti », comme disent les professionnels, Vincent Hugeux, pour comprendre la surcharge d'affect qui ressortait de ces récits. J'ai été surprise d'apprendre que nombre de journalistes envoyés à l'époque sur le terrain n'étaient pas expérimentés pour ce genre de situations et n'avaient sans doute, selon ses dires, « jamais vu

¹² *Libération*, « Confusion des secours en Haïti, pays sans tête », Christophe Ayad, 18 janvier 2010.

¹³ *Le Figaro*, « Des Haïtiens livrés à eux-mêmes dans un Etat fantôme », Tanguy Berthemet, 18 janvier 2010.

¹⁴ *Le Monde*, « "C'est pas du pillage, hein ! Juste de la débrouille !" », Annick Cojean, 24 janvier 2010.

un mort dans leur vie, à part leur grand-mère ». Lui-même avait demandé à un psychiatre officiant sur place ce qui se passerait pour ces novices à leur retour. Le médecin lui répondit qu'ils auraient en effet probablement une décompensation. « Pour rendre l'horreur supportable, il faut taire une partie de l'horreur », m'expliqua mon collègue, qui s'est rendu sur le terrain des guerres et des catastrophes majeures de ces vingt dernières années.

Je compris alors que nous, lecteurs, spectateurs, auditeurs, avons été en quelque sorte les témoins indirects du choc ressenti par les reporters, d'un phénomène d'empathie spontanée qui pouvait en partie expliquer le fait que cet événement nous marque tant. La mort et la désolation étaient si présentes qu'il était bien sûr impossible de les gommer. Ajoutons à cela l'impact des articles relatant le travail des médecins, les nombreux témoignages du corps médical, et l'horreur est à son comble. Le 23 janvier, *Libération* titre ainsi un article consacré pour la première fois à ce qui va devenir une quasi-polémique au sujet des amputations : « Haïti : MSF à bloc dans le chaos ». Le chapeau résume : « Amputations à la chaîne, opérations dans un conteneur... Les médecins sont débordés. » Et l'article commence par les propos d'une femme médecin américaine : « C'est comme une guerre civile. On fait avec les moyens du bord, on n'a même pas de quoi prendre la tension. » Huit lignes plus loin : « Comme une guerre ? Non, c'est pire, corrige Jordy Cox, toubib britannique. Dans les pays en conflit, il y a quand même des infrastructures encore debout et un peu de sécurité. Là, c'est même pas le cas. » Suivent une description apocalyptique des conditions de travail et de l'état des blessés et les propos insoutenables d'un chirurgien. En fin d'article, comme pour s'assurer que le lecteur comprenne bien la réalité haïtienne du moment, l'auteur ajoute : « La morgue de l'hôpital général débordait jeudi toujours de corps. Dans une odeur que les images ou le son ne peuvent rendre. »¹⁵ Le 30, c'est *Le Monde* qui poursuit le grand déballage, en titrant en Une : « En Haïti, les médecins face au dilemme de l'amputation ».

Ainsi cette présence obsédante de la mort, de la maladie et de la souffrance n'aurait-elle pas été comme un miroir nous renvoyant l'image de notre propre finitude ? Ne serait-elle pas venue frapper à la porte de notre inconscient pour nous rappeler une réalité à laquelle nous préférons ne pas être confrontés ? Certainement. Mais si cette réalité est en effet apparue brusquement dans l'ampleur de son dénuement, il semble qu'elle ne suffise pas à elle seule à expliquer l'impact qu'a eu en nous ce séisme. Et un texte publié dans le *Monde* fait écho à notre intuition : « Jamais une catastrophe naturelle n'avait été portée à ce niveau de politisation, mobilisant les chefs d'Etat, les ressources diplomatiques et militaires, engageant débats et même polémiques. (...) Même le tsunami qui déferla sur l'Asie du Sud-Est n'atteignit pas les mêmes niveaux de réactions politiques. »¹⁶ Une analyse faite par un politologue, Bertrand Badie, qui montre combien à l'occasion de cette catastrophe quelque chose de neuf semble s'être passé : le moment d'une bascule dont beaucoup se prennent à espérer qu'elle soit suffisamment forte pour rebattre certaines cartes : « Haïti : faire d'un désastre une opportunité »¹⁷, peut-on lire le 27 janvier, dans *Les Echos*. Tandis que, dans *Le Nouvel Observateur*, c'est le poète haïtien René Depestre qui écrit : « Une intuition confiée à mes tripes que l'actuelle terreur, d'origine sismique, va être la dernière de notre tragédie sans fin. Un espoir jamais vu pointe à tous les horizons » et il ajoute : « On est en Haïti, devant une histoire de la civilisation humaine sui generis ; pourquoi pas un événement historique,

¹⁵ *Libération*, « Haïti : MSF à bloc dans le chaos », Christian Losson, 23 janvier 2010.

¹⁶ *Le Monde*, « Du nouveau leadership aux embarras de la puissance », Bertrand Badie, 23 janvier 2010.

¹⁷ *Les Echos*, « Haïti : faire d'un désastre une opportunité », François Bourguignon, 27 janvier 2010.

ontologique, politique ? »¹⁸ Ontologique, en effet, car depuis son origine ce bout de terre semble se faire étrangement l'écho des difficultés de notre rencontre avec l'altérité, avec les autres, avec l'étranger, voire avec l'étrange.

Il suffit d'ailleurs de quelques lignes de l'histoire haïtienne pour mesurer la profondeur de cette impossible rencontre. 6 décembre 1492, Christophe Colomb pose le pied sur cette île qui est, après Cuba, la seconde étape de son premier voyage. Elle est alors peuplée de plusieurs centaines de milliers de Caraïbes et de Taïnos. Selon le prêtre dominicain Bartolomé de Las Casas, en 1508, il restait environ 60 000 Taïnos, puis seulement 600 en 1531. Ainsi, 99% d'entre eux disparurent en vingt ans, décimés par les maladies, les suicides et le travail d'exploitation des mines d'or, pour lequel, dès 1502, face à la baisse de la main-d'œuvre locale, les Espagnols commencèrent à faire venir les premiers esclaves d'Afrique, plus résistants physiquement que les autochtones. Impossible rencontre de la différence et, déjà, mise en place d'un redoutable système d'exploitation économique.

Puis ce sont les Français qui participèrent au destin du territoire. Leur aventure commença en 1629, par l'installation sur l'île de la Tortue, en face des côtes nord-ouest, d'un groupe de flibustiers occupés à piller les galions espagnols. S'associant aux boucaniers et aux pirates présents le long de la côte, ils formèrent une société quasi républicaine pour l'époque, les « frères de la côte », sans propriété individuelle de la terre et avec des règles de partage des butins et d'indemnisation des blessés. Impossible rencontre de la différence mais, paradoxe, fort idéal de liberté.

En 1665, Louis XIV reconnaît officiellement la colonisation française dans cette partie de l'île, désormais nommée Saint-Domingue, et y désigne un gouverneur. En 1697, l'Espagne cède le territoire à la France en échange de l'arrêt des raids corsaires menés contre elle. La région devenue stable, les plantations de cannes à sucre se développèrent et la traite des Noirs fut organisée à grande échelle par les armateurs français. Après les divers aventuriers des origines, ce sont ces esclaves venus d'Afrique, au nombre de 465 000 contre 30 000 Blancs à la veille de la Révolution française, qui vont se prendre à rêver de liberté sur ce territoire à la superficie si petite, mais aux idéaux puissants. Leur combat conduisit à la proclamation de la liberté des esclaves en 1793 et, dans la foulée de Saint-Domingue, la Convention étendit l'abolition de l'esclavage à toutes les colonies françaises en 1794. Après une véritable guerre coloniale et l'usure des troupes françaises, l'indépendance est déclarée le 1^{er} janvier 1804. Haïti était né, devenant la première république noire libre. Alors, fin de l'esclavagisme ? Non, début de ses avatars. D'une part, l'ancienne caste des esclaves affranchis et des Noirs libres, ou mulâtres, qui s'est emparée des biens des Blancs, se mue en aristocratie terrienne. Elle reproduit l'ordre colonial et poursuit l'exploitation, les esclaves devenant des travailleurs agricoles. D'autre part, en 1825, le roi Charles X demanda 150 millions de francs (soit 15 % du budget annuel de la France de l'époque, ou 21 milliards de dollars actuels)¹⁹ pour dédommager les anciens colons et en échange de la reconnaissance du jeune Etat, avec lequel l'Europe et les Etats-Unis s'étaient abstenus de nouer toute relation diplomatique, l'isolant sur le plan international. Il faudra plus de cent ans à Haïti pour solder cette dette, malgré sa réduction à 90 millions. Dette qui contribua largement à un déficit constant des finances et conduisit les gouvernements à vivre d'emprunts...

Dès lors, les racines du chaos nous apparaissent, à la fois terribles et paradoxales. Des descendants d'esclaves qui organisent un nouveau servage, une nation non reconnue par ses

¹⁸ *Le Nouvel Observateur*, « Réinventer Haïti », René Depestre, 18 février 2010.

¹⁹ *Le Monde*, « La dette de la première république noire doit être totalement annulée », Sophie Perchellet, Eric Toussaint, 20 janvier 2010, et *Libération*, « Haïti, la dette originelle », Louis-Philippe Dalembert, 25 mars 2010.

pairs puis étranglée financièrement à titre de représailles... Haïti ne se remet pas d'avoir rêvé de prendre son destin en main. À la veille du séisme du 12 janvier, 78 % de la population totale survit avec moins de 2 dollars par jour, 70 % de la population urbaine vit dans un bidonville, la déforestation a touché plus de 98 % des sols boisés, le pays souffre, malgré une remise importante en 2009, d'une dette de 1 milliard de dollars, 12 000 Haïtiens quittent chaque année le territoire, ajoutant à la fuite des cerveaux et des compétences, et l'Etat est classé parmi les pays les plus corrompus du monde... Au lendemain du séisme, le bilan de la catastrophe dévoile à ceux qui préféraient l'ignorer l'étendue de ce qui était devenu un désastre économique, politique et humain.

Selon la Banque interaméricaine de développement, Haïti est le pays qui, « en pourcentage de la population, a connu le cataclysme le plus destructeur de l'Histoire »²⁰. Sur le plan économique, on évalue les dégâts à plus de 8 milliards de dollars soit 120 % du PIB²¹. À titre de comparaison, le séisme qui a frappé le Chili le mois suivant, plus puissant, n'a détruit que 15 % du PIB²². Comme une objectivation d'un Etat déjà métaphoriquement effondré, toutes les institutions et tous les bâtiments symboles du pouvoir sont réduits en morceaux : le Palais national, le Parlement, 15 ministères sur 18, le Sénat, et cætera. Les ONG et la mission de l'ONU, présentes au chevet du pays depuis plusieurs années, sont également fortement touchées. L'appareil d'Etat est lui aussi désorganisé, quatre ministres, plusieurs parlementaires et des milliers de fonctionnaires ayant trouvé la mort. Les faits sont terribles, mais ne sont-ils pas en train de révéler au grand jour une vérité sous-jacente : ce système a atteint sa limite et il est devenu urgent et nécessaire de le considérer autrement et d'en repenser les fondements.

Agissant comme un processus de dévoilement, le séisme est venu pointer sans possibilité d'évitement notre refus de l'altérité, de l'autre étrange et étranger que représente le peuple haïtien depuis son origine. La communauté internationale l'a bien compris, elle qui a multiplié immédiatement les actions spectaculaires. Bill Clinton, ancien président d'un Etat qui a occupé Haïti de 1915 à 1934, puis entre 1994 et 1995, déclare ainsi le 16 janvier : « Nous devons briser les chaînes de l'histoire »²³, tandis que le *Washington Post* avait expliqué la veille en Une : « Pendant près d'un demi-siècle, les Etats-Unis ont refusé de reconnaître Haïti car il avait été fondé par d'anciens esclaves. »²⁴ Le président Obama, reprenant un des axes de sa diplomatie, l'« homme global », déclare : « Nous avons une chance de montrer notre humanité commune. »²⁵ Le 17 février, incroyable mais tristement vrai, Nicolas Sarkozy rend la première visite d'un chef de l'Etat français dans l'ancienne colonie depuis son indépendance. Et l'Elysée précise que « ce voyage vise aussi à “soldier les comptes du passé” »²⁶...

Dans un monde où l'accès aux événements se fait en temps quasi réel, où l'autre se révèle ainsi toujours plus proche de nous, ne pas être touché, convoqué et de fait mis au pied du mur de notre responsabilité par cette altérité est devenu désormais presque impossible. C'est ce qu'a montré l'élan mondial de compassion qui a suivi le 12 janvier 2010, mais aussi ce qu'ont laissé transparaître à leur façon les reporters présents sur place. Émotion, culpabilité,

²⁰ *Les Echos*, 12 mars.

²¹ *La Tribune*, 31 mars.

²² *Le Monde*, 31 mars.

²³ *La Tribune*, « Washington déploie un vaste dispositif », 19 janvier 2010.

²⁴ *Libération*, « Obama, le rôle du sauveteur en chef », Lorraine Millot, 16 janvier 2010.

²⁵ *La Tribune*, *op. cit.*

²⁶ *Le Figaro*, « Sarkozy en Haïti pour préparer la reconstruction », Alain Barluet, 17 février 2010.

responsabilité, engagement... L'histoire semble porter en elle des limites et nous y soumettre, ouvrant en nous ces diverses modalités d'une prise de conscience.

Nous voici en quelque sorte condamnés aujourd'hui à comprendre Haïti comme étant le révélateur de nos impasses, le dévoilement de notre mépris de l'humain et des limites propres à l'humain, et plus particulièrement comme étant le symptôme de la chaotisation des structures sociales, politiques et économiques à laquelle a conduit la construction narcissique de l'Occident, qui s'est faite au détriment des pays pauvres et dans la négation de leur identité. Plus encore, la réaction émotionnelle forte des observateurs de ce drame semble également montrer que non seulement nous avons atteint les limites au-delà desquelles il n'est plus possible de repousser l'autre, mais que le chaos extérieur auquel ils ont assisté se fait le pendant d'un chaos intérieur dans lequel nous sommes aujourd'hui plongés. En effet, l'autre nous concerne, mais parce que tout à coup l'autre c'est nous, et le tremblement de terre haïtien questionne alors inmanquablement notre structure individuelle en ce sens que c'est aussi elle qui tremble lorsque la terre tremble.

Mais ce qui est valable de notre côté du drame haïtien l'est également là-bas. Et Haïti, après avoir calqué les modèles existants au lendemain de l'indépendance, n'est-il pas condamné lui aussi à assumer sa part de responsabilité et à inventer son propre système, à refonder sa propre identité ? Le poète haïtien Frankétienne dit : « Le rêve est incontestablement le premier des chemins qui conduisent à la liberté. » Oserions-nous ajouter, en référence au rêve originel haïtien de liberté : « Rêver d'abord pour grandir ensuite » ?

Discussion/ Débat

René Gandolfi :

On voit, avec cette conférence, qu'on ne quitte pas la réalité. Celle-ci nous rattrape toujours, elle est là, face à nous, dans sa brutalité. Quand les origines refont ainsi surface, il est important de se retourner sur ce passé : qu'avons-nous fait de ces origines, comment les avons-nous appréhendées ? Comment avons-nous traité ces premiers moments du monde ? Nous constatons que tôt ou tard la réalité vient nous interpeller.

Le tremblement de terre de Haïti montre à quel point nous n'avons jamais réellement cherché à réfléchir notre passé ni à cerner les limites de notre histoire. Les questions se sont accumulées sans que la moindre cohérence ne se dessine. Le chaos nous revient comme une fin du monde face à un univers qu'on croit serein, civilisé et intelligent. Les choses sont plus compliquées et je remercie Sophie d'avoir osé nous renvoyer cette réalité chaotique au visage.

Question :

Amartya Sen, prix Nobel d'Économie en 1998 et qui a notamment créé l'IDH qui permet de mesurer la pauvreté en fonction des niveaux d'évolution, a dit que toute cette paupérisation que vous avez évoquée avec Haïti contribue également par la malnutrition à la propagation des maladies ; c'est intéressant parce qu'il nous renvoie à nos problèmes de responsabilité collective.

Sophie Ronsin :

Je me suis arrêtée dans l'exposé à l'événement lui-même, mais cela fait plus d'un an qu'il a eu lieu et la situation n'a absolument pas bougé depuis. Je ne l'ai pas développé, mais Haïti au lendemain du drame et Haïti aujourd'hui, c'est à peu près la même chose. Il n'y a pas eu de reconstruction majeure. Je ne me souviens plus exactement des chiffres, mais il y avait encore très peu de pelleuses en action dans Port-au-Prince en janvier de cette année, donc il est impossible de déblayer et cætera. Entre-temps il y a eu aussi le problème du choléra...

Effectivement, il y a un statu quo, et on ne voit pas bien aujourd'hui ce qui pourrait aider cet Etat. Le président du Sénégal, Abdoulaye Wade, avait proposé quelques jours après le drame aux Haïtiens de revenir sur leurs terres d'origine, un retour au pays.

Linda Gandolfi :

Ce que Sophie a essayé de montrer, et qui est extrêmement audacieux, c'est la mise en évidence d'une dialectique entre une responsabilité collective et une profonde responsabilité individuelle. La conscience individuelle commence dans nos vies au quotidien et dans la manière dont nous appliquons et comprenons les interdits. Dans cette conférence, Sophie met en évidence comment cet événement collectif a percuté la conscience des gens de manière individuelle. Bien sûr on n'est pas allé demander à ces gens comment ils s'organisaient dans leur vie, mais il faut bien voir que ce chaos extérieur renvoie profondément à notre chaos intérieur.

Sophie Ronsin :

J'ai voulu en effet montrer que la vision anthropologique peut s'appliquer réellement à tous les domaines de réflexion. Je travaille dans la presse et c'est un domaine où on se contente généralement d'une analyse superficielle des événements. On fait un compte-rendu des faits et en général une analyse des rapports de force en présence et c'est tout. Il n'y a aucune mise en réflexion de ce que cela veut dire. J'ai donc essayé d'appliquer la vision anthropologique à un événement d'actualité parce que c'est quelque chose qui ne se fait jamais.

Question :

Je pense que le traitement de l'actualité, de l'information dans les grands médias, se fait plus sur un mode de l'affect que sur un mode de prise de responsabilité individuelle. Haïti nous a bouleversés, le Japon également, mais j'ai relevé aussi ce qui s'est passé à La Faute-sur-Mer lors de la tempête Xynthia en février 2010. Le sujet est traité sur le mode de l'affect et de la tristesse des gens, qui effectivement nous bouleverse. C'est aussi une manière d'éluder les responsabilités collectives.

Sophie Ronsin

Effectivement, le traitement des événements par les médias masque ces questions-là parce qu'il ne se fait qu'à travers la mise en mouvement de l'affect, de l'émotionnel, du choc. Il est extrêmement paranoïaque aussi, dans le sens où il faut à tout prix trouver un coupable.

Linda Gandolfi

Urbanisme ou non, interdits ou non, quand ça tremble, quand la mer déverse sa violence, on se rend compte qu'on n'est à l'abri de rien, qu'il y a une véritable dialectique encore une fois entre ce monde extérieur et ce monde intérieur. Quel que soit le niveau de responsabilité collective, que je ne nie pas bien sûr, il existe un niveau de responsabilité individuelle. C'est le seul sur lequel on peut agir, puisque finalement le niveau de responsabilité collective nous échappe un peu. J'insiste car c'est là que réside notre liberté.

René Gandolfi

Un dernier mot sur la notion de chaos. En effet, grâce à tous les interdits que nous véhiculons depuis des siècles, notre civilisation semble être à l'abri du chaos. Mais il faut faire attention car l'ordre n'est qu'apparent. Le chaos est juste derrière nous ; il correspond à ce que Hegel a appelé « la nuit du monde », l'infini, l'obscur, à partir duquel on a créé ce mot de civilisation qui s'oppose au chaos.

Or, cette soi-disant sortie du chaos n'est pas aussi claire qu'on peut l'imaginer. Nous avons tendance à refouler ce chaos derrière des attitudes affectives rigides. Le grand écrivain Naipaul, prix Nobel de littérature originaire des Caraïbes, a écrit des livres effrayants dénonçant le semblant d'ordre de l'Occident. Ayant lui-même fait de longues études en Angleterre et s'étant réfugié dans cette « ultra-culture » occidentale, il a pu en mesurer les limites.

Chaque civilisation invente un système pour se prémunir du chaos. Les Japonais ont répondu à la crise nucléaire en adoptant une attitude shintoïste : accepter la réalité en silence et attendre qu'advienne une nouvelle forme d'ordre. Les Chinois ont inventé le confucianisme, qui imprime un ordre à partir d'une existence qui s'appuie sur l'expérience du passé. Nous, nous avons inventé le cartésianisme, qui cadre l'existence dans une rationalité mathématique. Tout ça paraît bien ordonné, mais nous voyons avec ces catastrophes que cet ordre est précaire !

Question

Je voudrais revenir sur le chaos à Haïti et sur le fait qu'il ne s'est rien passé depuis le séisme. Il est exact que du point de vue de la reconstruction rien ne se fait, mais il s'est passé quelque chose d'important justement de l'ordre du chaos : c'est le retour de deux dictateurs successifs. D'abord Duvalier, ensuite Aristide. Ils sont rentrés tranquillement, même s'ils sont assignés à résidence. Le séisme a provoqué un chaos politique avec le retour de ces dictateurs, mais il y a un effet secondaire qui n'était peut-être pas prévu, en tout cas par ceux qui ont vécu ces dictatures. Ils se sont aperçus que rien n'avait été transmis sur la possibilité d'aller au fond de l'oppression pendant ces dictatures-là, et il y a maintenant à Haïti une tentative de faire une pédagogie sur ce qu'a été le chaos des dictatures. Donc d'éduquer les gens pour que peut-être des moyens collectifs et individuels soient trouvés pour une renaissance.

Sophie

Volontairement, je n'ai pas traité les périodes à la fois de mise sous tutelle de Haïti par les Etats-Unis et la période des dictatures, Aristide, Papa Doc... Mais en fait les Haïtiens ont souvent cru en un homme providentiel, on l'a vu avec Aristide et les Duvalier, et ils ont failli voir se présenter à la dernière élection présidentielle le chanteur haïtien américain Wyclef Jean, qui semblait pouvoir arriver là comme un homme providentiel une nouvelle fois. Leur capacité de grandir est là vraiment mise à l'épreuve, c'est évident, et le retour de ces dictateurs au pays questionne le modèle que les Haïtiens vont pouvoir mettre en place.

Droit de propriété et processus d'individualisation

Par Sarah Chamack

Dans la vie des peuples nomades, les rencontres au gré des hasards et des catastrophes sont fréquentes. Ainsi les indiens Mandans d'Amérique du nord virent venir à leur rencontre un groupe d'indiens d'une culture voisine. Après quelque temps au cours duquel ils leur apprirent la culture du maïs, ces mêmes Mandans leur demandèrent de partir et leurs vieux répètent encore ce qui leur fut dit en ces temps très anciens :

« Il serait préférable que vous partiez au-delà du fleuve, et que vous construisiez votre propre village, car nos coutumes sont par trop différentes des vôtres. Ne se connaissant pas les uns les autres, les jeunes gens pourraient avoir des désaccords, et il y aurait des guerres. N'allez pas trop loin, car les peuples qui vivent éloignés sont comme des étrangers et la guerre peut éclater entre eux. Voyagez vers le nord, jusqu'à ce que vous ne puissiez voir la fumée de nos maisons, et là bâtissez votre village. Ainsi, nous serons assez près pour être des amis et pas assez loin pour être des ennemis ».

De cette histoire, rapportée par Claude Lévi-Strauss dans le 2^{ème} tome de l'Anthropologie structurale et reprise par Catherine Clément²⁷, émerge le concept de bonne distance, distance nécessaire — ni trop loin, ni trop proche — que doit respecter l'Homme dans ses constructions, qu'il s'agisse d'un village pour cette tribu ou d'une maison pour l'homme occidental.

Ce besoin pour l'homme de construire un foyer, un centre d'où va pouvoir rayonner sa puissance rapproche l'habitat de l'idée d'un sanctuaire, d'un lieu stable à l'abri des variations du monde, où pourra croître sa puissance. Le droit de propriété est le moyen de confirmer et de rendre réel ce sentiment sécurisant d'une plénitude subjective.

Droit réel le plus achevé, le droit de propriété est *« le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou par les règlements. »* (Article 544 Code Civil).

Notons que deux tiers des conflits traités par le système judiciaire relèvent d'une réclamation de ce droit.

D'une simple reconnaissance, ce droit a obtenu une place particulière dans notre système juridique : le conseil constitutionnel dans une décision de 1971 sur la liberté d'association en a fait un principe fondamental, c'est-à-dire qu'il a inclus ce droit, déjà présent dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, dans le bloc de constitutionnalité. Autrement dit, il a conféré à ce droit une valeur « supralégislative », au même titre que la constitution.

Pourquoi cette primauté ?

La simple protection de nos foyers ne suffit pas à expliquer ce phénomène. Il nous faut aller plus loin, dans l'analyse anthropologique : la place de la propriété au travers des âges doit être observée dans sa finalité structurelle, même si cela ne pourra être fait ici qu'à grands traits.

Commençons par l'Homme nomade qui s'est sédentarisé avec son groupe dans des limites propices à son développement. Dans ce moment historique, nous pouvons constater une nécessité anthropologique de fonder un lien plus déterminé avec la Terre, d'inscrire le temps de l'homme dans une mémoire repérable dans l'ordre des filiations. Le rapport de l'individu au groupe devient plus complexe et réclame de nouvelles formes de compositions sociétales plus souples, plus évolutives et déjà problématisées par la question de la propriété. Propriété qui n'existait pas comme nous l'entendons aujourd'hui : ainsi, quand un éleveur avait une terre, c'était au nom et pour l'usage du groupe.

²⁷ Catherine Clément, *Vies et Légendes de Jacques Lacan*, éditions Grasset & Fasquelles, 1981.

Dans la Grèce Antique, parenthèse historique qui a jeté les fondements de notre civilisation, la situation au regard du droit de propriété demeure contrastée. Ce droit était effectif mais réservé aux citoyens, soit une faible part des habitants, et soumis aux impératifs directoriaux de la cité. Cette subordination aux intérêts supérieurs de la cité était par ailleurs acceptée par l'ensemble de ses habitants. Les maisons individuelles — signe de l'appartenance à la communauté — ne supposaient l'existence d'une sphère privée que relativement à un ordonnancement cosmo-politique. L'agora demeurait l'espace ouvert fondateur et fédérateur de la communauté.

Cette construction se retrouvera à Rome où le droit de propriété a pu exister mais seulement pour une faible part de citoyens, là encore soumis aux exigences de la République puis de l'Empire (guerre, colonisation). L'individu était tourné vers le collectif qui le légitimait en retour. Dans ce contexte, la terre n'était qu'un attribut de richesse et de pouvoir, non encore un socle particulier à l'individu, malgré les possibles transmissions en héritage qui avaient lieu dans les grandes familles construites autour du pater familias.

Vient ensuite le Moyen Âge qui institue un système féodal, composé de liens de subordination liant un seigneur à son vassal et à ses paysans. En contrepartie de l'assurance de sa fidélité, le vassal recevait généralement un lopin de terre, et ainsi participait de la puissance du seigneur. En effet à cette époque, les idées de puissance et de richesse étaient surtout attachées à la domination d'un espace géographique.

Cette période n'a pas véritablement instauré de droit de propriété. La Terre, morcelée en de nombreux domaines n'était pas perçue comme pouvant être possédée à titre personnel. Les sujets des seigneuries n'en disposaient donc pas. Bien qu'au cœur même du système féodal, la terre n'était qu'un moyen dont la pérennité n'était jamais assurée. Personne, sauf peut être le seigneur placé assez haut dans la structure hiérarchique, ne pouvait être assuré de la possession dans le temps de son domaine. Tous devaient craindre les velléités des autres seigneurs faute d'un droit de propriété clairement établi. C'est d'ailleurs en s'appuyant sur cette suzeraineté liée à la terre, que le roi de France a pu reconquérir son pouvoir.

Les limites du territoire d'un seigneur étaient l'étalon de son pouvoir dont la terre est le symbole. Plus les domaines étaient vastes, plus de vassaux pouvaient être subordonnés, plus de guerres pouvaient être gagnées, plus la possession des territoires était sûre, plus le seigneur était puissant : la suzeraineté en action ! Des titres de métayage ou de fermage pouvaient être aussi attribués, suivant les règles du droit canon, par un couvent ou une église, mais toujours au nom d'une communauté. Bien que tendant à disposer des mêmes compétences que son pendant laïque, le droit ecclésiastique assurait une plus grande sécurité aux justiciables. Appuyé sur les structures du droit romain et l'idéal du christianisme, il a permis peu à peu aux hommes de se penser plus libres, créant des structures juridiques écrites, donc prévisibles et permettant notamment aux commerçants de se développer plus avant.

Ce droit va être peu à peu repris dans le système juridique laïc en plus du corpus des textes de Justinien, entraînant la naissance d'exigences de sécurité légale et d'autonomie. Cette situation a profité au développement du commerce et dans le même mouvement à la création des villes. Sous l'impulsion des commerçants, des corporations ont vu le jour, prenant le pouvoir laissé plus ou moins de bon gré par le seigneur et commençant à imposer d'autres règles. Elles ont gagné leur indépendance face au seigneur, contribuant à mettre en crise le système féodal au profit d'un renforcement du pouvoir central. Pour autant, l'artisan du XV^{ème} ne sera pas plus propriétaire que le fermier du VI^{ème}. La corporation loge, veille et décide.

Comme nous venons de le peindre à grands traits la terre n'a pas été l'objet de revendications personnelles véritables avant le XVIII^{ème} siècle. Il faudra attendre que s'impose la

philosophie des Lumières pour que le sujet puisse se penser individuellement et posséder une terre à lui.

Comme nous l'avons vu, le droit ecclésiastique a permis aux hommes d'avoir une plus grande sécurité. Le christianisme a ainsi œuvré à la naissance d'un sujet individuel : en faisant germer dans les consciences l'idée de l'importance de chaque individu. Paradoxalement, il a également fait le lit de la grande époque des Lumières. Ces Lumières sont venues ensuite éclairer la condition de cet homme introduisant la primauté de la raison dans le champ social et permettant l'individualisation des désirs.

Penser une propriété privée implique un Homme conscient de sa singularité, comme expression d'une valeur et d'une responsabilité collective. Cet Homme arrive avec la Révolution Française. Les révolutionnaires vont en effet revendiquer la liberté de l'homme, exiger un partage des richesses et une reconnaissance de tout individu face aux nobles, face au roi et plus généralement face aux Autres.

La nécessité juridique qui éclot dans ce moment historique peut être structurellement rapportée à la naissance de l'individu. Il ne peut y avoir de naissance d'une société démocratique, faite de sujets libres, sans droit. Le droit apparaît ici comme le principe premier, le socle, sur lequel le projet révolutionnaire a pu se construire.

Depuis ce moment fondateur des libertés humaines, le problème des limites s'est déplacé au cœur même des consciences. Le primat donné à la perception subjective de sa liberté a ainsi poussé le sujet à exiger plus, à conquérir toujours plus. Il est donc logique que le droit de propriété, seul aspect vraiment objectif de cette liberté subjective, soit prépondérant dans notre système judiciaire.

Ces dernières années, le droit, a vu sa place dans nos sociétés occidentales s'accroître de manière significative. Pensé comme une nécessité par les révolutionnaires, il était une garantie contre l'arbitraire, et permettait de fournir un cadre aux relations sociales toujours conflictuelles. Désormais il est devenu notre guide de conduite, investissant tous les pans de notre vie. On pourrait ainsi dire qu'il est notre limite d'action : rien en-deçà, rien au-delà de lui. L'importance croissante du juridique a été concomitante au recul du religieux, qu'il est venu peu à peu remplacer. Il assume ainsi la fonction qualifiée de maternante des pouvoirs politiques qui vise à anticiper toutes les situations particulières pour en prévoir les résolutions et ainsi diminuer les responsabilités pesant sur les individus.

Pourquoi les individus se disputent-ils quelques millimètres de propriété privée ?

On pourrait répondre que la propriété privée est un droit et que le bon fonctionnement de la société dépend du respect des droits. Un respect strict, contrôlé par l'autorité compétente. Néanmoins, on peut soutenir que ces millimètres nous parlent d'autres choses et que se cache ici un enjeu plus fondamental pour l'homme, dans les modes de son évolution et c'est ce que nous allons tenter de cerner. Par conséquent, il convient de rechercher ce que représente la terre pour l'homme et plus précisément la possession de la terre.

Les mythes grecs nous parlent d'une Terre-mère originelle Gaïa, donnant naissance à Ouranos, principe masculin. De ce couple cosmogonique descendront tous les Dieux commandant au destin de l'homme. Nous trouvons là une structure classique souvent réduite à la simple figure de la Déesse-mère telle la déesse phrygienne Cybèle. Pour rendre hommage à cette puissance, l'homme va servir la déesse, dans des rituels, un culte, par le travail de la terre qui lui permettra aussi de s'approprier de cette puissance. Le lien de l'homme à la terre est donc sacré, et assujéti à des rituels de fécondité qui soulignent et entretiennent la richesse de cette filiation nourricière.

Il faudra par conséquent attendre le recul du religieux et la désacralisation de la terre pour que l'homme simple, l'homme ordinaire, puisse la revendiquer pour lui-même, en revendiquer sa

part. Cette émancipation de la puissance originelle en vue de conquérir son propre territoire représente la longue histoire de la construction du sujet moderne dont il faut maintenant rendre compte sous le mode analytique.

Dans le cadre de l'ontogenèse analytique, l'enfant dépend de la mère dont il s'approprie la puissance dans une relation amoureuse fusionnelle afin d'acquérir les premières forces constructrices de son Moi. La mère est donc en position de Déesse-mère toute puissante offrant à son enfant l'amour inconditionnel grâce auquel il puise l'assurance de son devenir. Le phénomène d'appropriation de la puissance maternelle se double donc dès le début d'une nécessité d'émancipation qui va faire peu à peu éclore le sentiment jubilatoire d'exister par soi-même. Ce mouvement d'intériorisation de la puissance de la mère en vue de la revendiquer pour soi un jour, constitue l'étaillage du Moi, ce qui peut être considéré comme le socle originel fondateur du sentiment d'être soi.

Il est donc possible de dire que c'est la progressive intériorisation d'un bout de terre qui va délimiter le Moi. Au départ, cette terre est universelle comme l'amour qui en est la chair. L'homme et la terre s'appartiennent sans limites, chaque bout portant en lui la puissance fondatrice des origines, puissance qui pourra alors être partagée par une famille ou un clan.

Le processus d'individualisation trouve sa première formulation mythique avec l'Odyssée. Ainsi Ulysse quittant sa terre originelle pour se confronter à l'altérité et élever son intériorité à un niveau plus individuel.

On ne peut séparer la construction individuelle (ontogenèse) de la construction historique (phylogenèse). Si l'individu peut à un moment donné revendiquer une propriété, c'est une manière de signifier son individualité et surtout de l'expérimenter. À ce titre, la maison entourée de son lopin de terre, va devenir le symbole de cette appropriation et de cette construction.

Il est possible de tenter une certaine analogie entre la construction du sujet et celle d'une maison. Cette possibilité est utilisée en psychanalyse où l'usage du terme de « stade » rend compte des phénomènes structurels sous-jacents aux modes d'évolution de l'enfant. Ainsi, on parle de stade oral, anal et génital. Un Moi qui se construit par délimitation d'un territoire, conquis en interaction permanente avec le monde.

Afin d'approfondir cette idée, l'exemple de la construction « égotique » des autistes est intéressant. Bettelheim²⁸ nous a rapporté son expérience auprès d'enfants souffrant de troubles autistiques, ainsi que les consignes de soins respectées par son équipe. Une de ses consignes est significative pour notre propos, celle de laisser les objets appartenant à l'enfant intact, ne pas y toucher sans le prévenir, ne pas bousculer ses habitudes, en violant son territoire. Ce peut être en bougeant un livre, en remettant des draps en place, ou en entrant dans une pièce à laquelle l'enfant a accordé une « survaleur ». Ainsi, le cas d'une jeune fille qui couvre sa salle de bain d'excréments. Chaque matin et soir s'y déroule un temps rituel, en général très long et précis. Il nous explique que nettoyer cette salle de bain, dans une optique de confort pour la jeune fille aurait été destructeur, puisque cette pièce est la projection de son moi ; son moi intérieur insuffisamment construit est mis à l'extérieur où il peut être pleinement investi comme abri. L'unité corporelle et psychique sont ainsi momentanément réunies.

Après la dernière guerre, l'Europe s'est couverte d'immeubles et de lotissements, chacun aspirant à cette propriété individuelle comme un aboutissement légitime de sa valeur. Une propriété incroyablement protégée par un droit exceptionnellement protecteur.

Il y a là le symbole d'une étape fortement individualiste et il est intéressant de remarquer que la grande crise financière de 2010 a commencé en 2008 par celle des « subprimes », c'est-à-dire par celle des crédits à risque sur l'immobilier. En voulant acheter un bien garant de leur individualité, les populations n'ont en fait acheté qu'une promesse de propriété. Ce fantasme

²⁸ Bettelheim Bruno, La forteresse vide, Bettelheim, Editions Gallimard, 1969

de sécurité identitaire s'est avéré destructeur, venant dévoiler la difficulté de la procédure d'individualisation. On le voit clairement ici, la propriété immobilière reste le lieu symbolique d'une autre construction hautement plus complexe que celle dont le monde moderne se veut le garant.

Deux phénomènes majeurs s'opposent dans ce XXI^{ème} siècle. D'un côté, on assiste à un développement important du nomadisme qui interroge sur la possibilité pour l'homme de se ressourcer à ses propres racines. De l'autre côté, il existe une montée des régionalismes revendicateurs d'un particularisme identitaire face à l'uniformisation de la mondialisation.

Le défi n'est-il pas dans une unité supérieure de ces deux mouvements contraires, une singularité fondant sa valeur sur sa capacité à s'ouvrir à tous les particularismes pour en extraire l'universel ?

Discussion/débat

Question

Le terme de « biens immobiliers » interroge sur la similitude du mot avec le bien au sens de bien être. Pensez-vous que l'on puisse faire ce rapprochement.

Linda Gandolfi

Sur un plan strictement juridique, le lien que vous établissez n'est pas possible. En revanche, sur un plan psychanalytique, le rapprochement est sans doute valide. Question subversive qui nous conduit sur la rhétorique lacanienne à partir de laquelle, en effet, la jouissance des biens peut effectivement être mise en parallèle avec les notions de terre-mère telles qu'a pu le développer Sarah dans sa conférence.

Question

Dans un univers capitaliste comme le nôtre, l'accès à la propriété se présente comme une nécessité. Quel est l'impact dans notre monde du servage que peut représenter cette course effrénée à la propriété aujourd'hui ?

Sarah Chamack

Comme j'ai essayé de le montrer, l'homme a besoin d'un ancrage et l'accession à la propriété lui donne l'illusion de cet enracinement protecteur. En même temps, il faut aussi souligner ce paradoxe qu'il est sans cesse habité par un désir d'ailleurs et donc de mouvement. Je ne suis pas sûre que le capitalisme ait accentué l'une des deux positions. Il importe aujourd'hui de comprendre que l'enracinement est avant tout psychique. La réalité du bien immobilier reste factice et peut-être qu'un jour, la propriété nous paraîtra obsolète mais c'est difficile à imaginer.

Linda Gandolfi

Le capitalisme est incontestablement lié aux processus d'individualisation et correspond à ce que l'homme prométhéen a été capable de mettre en place dans son investigation du monde. Mais le système libéral capitaliste n'a pas grand-chose à voir avec la liberté de l'individu qui relève davantage d'un progrès de sa conscience et de son aptitude à penser le monde.

René Gandolfi

Le système capitaliste s'est construit à la fin du Moyen-Âge et a mis en avant la nécessité pour l'homme d'investir matériellement le monde. La possession immobilière n'est jamais qu'un moment dialectique de la construction d'un dehors et d'un dedans qu'il convient à un moment de dépasser. Il n'est pas certain que le fait de posséder un toit puisse être suffisant dans l'avenir pour nous sentir à l'abri. La notion de repli sur soi dans un habitat protecteur semble se diriger vers des habitats plus communautaires où la présence des autres devient un facteur important.

Question

Pour aller dans ce sens, il existe aujourd'hui des tentatives d'habitats plus précaires, mais qui semblent vouloir être interdits par les pouvoirs publics. Que pensez-vous de ces formes nouvelles ?

Sarah Chamack

L'exemple que vous mentionnez d'un habitat dans des tentes a été refusé pour des questions de salubrité. Il y a manifestement une volonté d'un retour à un habitat plus simple soit par choix soit par nécessités, la crise actuelle obligeant à trouver de nouvelles solutions, moins coûteuses, plus économe en énergie. Ces formes d'habitat, je pense, traduisent en partie les limites de l'individualisme actuel et sont des réponses à ces angoisses.

Question

Peut-on étendre le parallèle que vous établissez entre l'accession à la propriété et les processus d'individualisation au droit de la propriété intellectuelle ?

Sarah Chamack

Les droits de la propriété intellectuelle sont assez récents. Ils correspondent très certainement à une étape de la construction individuelle, mais il paraît un peu tôt pour déceler ce qu'ils viennent pointer avec précision.

René Gandolfi

Il est possible que l'extension de cette législation soit en rapport avec une tentative de situer l'homme davantage par rapport à son être et moins dans une problématique d'avoir. Cela touche à la question de l'identité.

Question

Dans la mesure où la propriété s'inscrit dans le processus d'individualisation, que signifierait alors la désagrégation de ce droit pour l'individu ? Par exemple, peut-on considérer que le co-proprétaire d'un appartement au 12^{ème} étage d'un immeuble est dans la même position que le propriétaire d'une maison particulière ? Par ailleurs pensez-vous qu'un locataire a la même jouissance qu'un propriétaire ?

Sarah Chamack

La co-propriété est effectivement une forme nouvelle qui restreint incontestablement la jouissance du propriétaire. Cela traduit les tentatives de nouvelles formes d'identité. Et les longues soirées d'assemblées de copropriétaires témoignent d'une certaine fixité dans la manière que nous avons de nous identifier par rapport à la propriété. Quant au locataire, non sa jouissance est différente même s'il a tendance à se comporter de façon identique, son identité s'appuyant aussi sur son foyer.

Clôture du congrès

Par René Gandolfi

Merci à tous, merci aux conférenciers qui ont su exploiter des veines anthropologiques assez originales avec un fil directeur qui vous a permis, j'espère, de saisir de cette unité du sujet au travers de la diversité des thèmes abordés.

Il est bien évident que l'homme qui s'interroge sur lui-même ne rencontre pas une réponse simple. Il me paraît important d'oser interroger cette originalité — dans le vrai sens originel du terme —. L'homme est en effet le seul être vivant capable de poser un regard sur la nature en lui mais aussi de voir cette nature comme la pâte d'un « tout » spirituel. L'animal est incapable d'une telle investigation. Il reste noyé dans ce « tout ». Seul l'homme est susceptible de poser cette nature comme faisant partie d'un « tout ».

Chacun de nous est habité par la quête de cette pré-harmonie du monde et l'on se plait à rêver, au-delà du paradis perdu, d'une intelligence qui donnerait à voir la terre et les hommes dans leur unité originelle. Malgré les contradictions qui nous habitent, je crois que cela est possible à la condition cependant de penser le sujet comme un sujet plein. Un sujet plein est un sujet qui n'est pas seulement un sujet biologique, sociologique, historique, politique ou administratif. On a vu avec Sarah que le droit aujourd'hui grignote progressivement sur les libertés du sujet le réduisant à une carte identitaire. Il faut par conséquent oser l'homme jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'il doit trouver lui-même ses propres déterminations à sa dimension. Une dimension temporelle lui permettant de s'extraire de ses contraintes spatiales administratives ou autres. C'est cela que je nomme un sujet plein, un homme qui dépasse justement cette plénitude jusqu'aux confins de son être.

L'homme se fonde sur une liberté qui découle de son non savoir. Ce vide ontologique qui nous habite nous autorise à être créatif. On peut donc rêver d'un monde où la créativité sera plus importante et plus généralement partagée. C'est la seule manière de sortir des zones conflictuelles dominées par l'avoir et d'où émerge des bouts d'être. Même les références culturelles aujourd'hui ne sont plus significatives. Il faut se souvenir que dans la Chine ancienne par exemple, les artistes ne signaient pas leurs œuvres. Il y avait là une communauté d'esprit à la disposition de tous et au service du monde. C'est la seule voie pour rejoindre un homme plus libre et ouvert à des échanges plus harmonieux. Même si l'œuvre n'est pas signifiée par le doigt de Dieu, il y a le doigt de l'homme. Il doit être capable de porter un regard critique sur ses actes et surtout accepter de prendre en considération cette objectivité du monde par une réflexion depuis les origines sans éviter les questions qui viennent à lui que ce soit à travers Haïti ou Fukushima.

Nous touchons aux limites et force nous est de constater que le chaos croît autour de nous inexorablement : le chaos nucléaire, le chaos biologique et bientôt le chaos alimentaire ; le chaos nous borde de tout côté et nous conduit directement au monde d'Huxley. Face à ce chaos, les Etats n'ont pas d'autres solutions que de contenir ces débordements par des lois de plus en plus terrifiantes comme, par exemple, d'administrer systématiquement des neuroleptiques aux enfants considérés comme déviants. Le juridique envahit toutes les zones de liberté pour tenter de contenir ce chaos indéniable. Nous mesurons l'impasse dans laquelle nous nous dirigeons qui découle au final du fait que l'on ne croit pas assez en l'homme. Il est temps pour nous, individuellement, de reprendre le chemin de l'Être.